

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

POLYSÉMIE ET STRUCTURE CONCEPTUELLE
DU MORPHÈME VERBAL *-ipal-* EN INNU

MÉMOIRE

PRÉSENTÉ

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DE LA MAÎTRISE EN LINGUISTIQUE

PAR

ÉMILIE RENAUD-ROY

FÉVRIER 2011

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

Si tu as réussi sans effort, je ne peux le croire.
Si tu as échoué malgré tes efforts, je ne peux le croire.
Si tu as réussi grâce à tes efforts, je te crois.

(Proverbe hébreu)

REMERCIEMENTS

Ce mémoire n'aurait pu voir le jour sans l'aide inestimable de ma directrice Lynn Drapeau dont la passion pour l'innu, la rigueur et l'expertise m'ont permis d'évoluer dans un univers nouveau. Je remercie aussi mes collègues du groupe de recherche sur la grammaire innue, spécialement Fanny York, avec qui j'ai partagé bon nombre de questionnements, mais aussi de fous rires. Je tiens également à exprimer ma gratitude et toute mon affection à mes parents, à ma sœur, ainsi qu'à mes amis, surtout Magalie, Simon et Valérie, qui plus que tous les autres, ont enduré et apaisé mes nombreuses incertitudes avec humour et sagesse. Enfin, je remercie mes lecteurs pour leur révision attentive.

TABLE DES MATIÈRES

LISTE DES TABLEAUX	vii
LISTE DES ABRÉVIATIONS	viii
RÉSUMÉ	ix
INTRODUCTION	1
CHAPITRE I	
L'INNU-AIMUN	6
1.1 L'innu : famille et typologie	6
1.2 La structure verbale.....	7
1.2.1 L'initiale.....	9
1.2.2 La médiane	9
1.2.3 La finale.....	10
1.2.4 Le genre et les classes verbales	11
1.3 La revue de littérature	13
1.3.1 Les analyses sémantiques de Rhodes et Denny	14
1.4 La problématique.....	15
1.4.1 La présentation de la finale	15
1.4.2 L'introduction au cadre théorique.....	18
CHAPITRE II	
LE CADRE THÉORIQUE	20
2.1 La polysémie	20
2.1.1 La catégorisation	20
2.1.2 La notion de prototype	24
2.1.3 L'approche polysémique.....	29

2.1.4 La conclusion	30
2.2 La sémantique conceptuelle	31
2.2.1 La caractérisation des ressources mentales	31
2.2.2 L'analyse conceptuelle	32
2.2.3 Les catégories ontologiques	35
2.2.4 La conclusion	36
CHAPITRE III	
LA MÉTHODOLOGIE	38
3.1 La base de données lexicales.....	38
3.2 La délimitation du corpus.....	39
CHAPITRE IV	
L'ANALYSE POLYSÉMIQUE	40
4.1 La caractérisation du type de mouvement.....	40
4.2 Le changement d'état	43
4.3 Le schéma propositionnel.....	45
4.4 La métaphore conceptuelle.....	46
4.5 La conclusion	47
CHAPITRE V	
L'ANALYSE CONCEPTUELLE.....	49
5.1 Le mouvement sans déplacement.....	49
5.1.1 Le mouvement interne.....	50
5.1.2 Le mouvement extrinsèque	52
5.1.3 L'action résultant du mouvement	55
5.1.4 Le fonctionnement.....	56
5.2 Le mouvement continu avec déplacement	56
5.2.1 Les événements de déplacement	58
5.2.2 Le trajet et le site	59
5.2.3 La manière, la position, le temps et la quantité.....	62
5.3 Le changement d'état.....	63
5.3.1 Les événements INCH	63
5.3.2 La qualité du changement d'état.....	65

5.3.3 Le changement d'état et l'événement de mouvement	66
5.4 Le déroulement.....	67
5.5 La conclusion	69
CONCLUSION	72
RÉFÉRENCES.....	76

LISTE DES TABLEAUX

Tableau 1.1 La dérivation primaire.....	9
Tableau 4.1 Verbes de mouvement : finale <i>-ipal-</i>	41
Tableau 4.2 Finales concrètes de mouvement.....	42
Tableau 4.3 Verbes de changement d'état : finale <i>-ipal-</i>	43
Tableau 4.4 Verbes de changement d'état : finales concrètes.....	43
Tableau 4.5 Les 4 grandes acceptions.....	45

LISTE DES ABRÉVIATIONS

3	sujet à la 3 ^e personne animé
0	sujet à la 3 ^e personne inanimé
3.0	sujet à la 3 ^e personne, objet inanimé
3.3'	sujet à la 3 ^e personne, objet à l'obviatif
AI	verbe Intransitif à sujet Animé
II	verbe Intransitif à sujet Inanimé
TA	verbe Transitif à objet Animé
TI	verbe Transitif à objet Inanimé

Conventions de glosage :

FLEX	flexions
FIN	finale
INI	initiale
MED	médiane
[RAD]	radical verbal
RED	réduplication
OBV	obviatif
CAUS	causatif
AP	antipassif

RÉSUMÉ

La structure verbale de l'innu comprend trois composantes : l'initiale, la médiane et la finale. Le morphème *-ipal-* apparaît en position finale dans plusieurs verbes de mouvement sur place, mais aussi de déplacement, de fonctionnement, de changement d'état et de déroulement. Les sens distincts empruntés par la finale suggèrent qu'il s'agisse d'une finale polysémique. Cette étude comprend deux objectifs, le premier consiste à identifier les relations sémantiques qui unissent les sens distincts de la finale dans une perspective polysémique, le second est d'établir les patrons de lexicalisation de chacune des acceptions observées afin d'établir la correspondance entre la structure conceptuelle du verbe et ses composantes. L'ensemble de l'analyse repose sur la sémantique cognitive, à savoir les modèles de catégorisation et la polysémie (Kleiber 1990 ; Lakoff 1987 ; Evans et Tyler 2003) ainsi que les patrons conceptuels (Jackendoff 1990). Le corpus à l'étude comprend exclusivement des verbes intransitifs formés du morphème *-ipal-*. Ce mémoire s'inscrit dans le groupe de recherche sur la grammaire innue dirigé par Lynn Drapeau et financé par une subvention du CRSH (Conseil de Recherche en Sciences Humaines du Canada # 856-2004-1068).

Mots clefs : innu, algonquien, sémantique cognitive, polysémie, mouvement.

INTRODUCTION

La population innue est principalement dispersée dans neuf communautés situées dans la région de la Côte-Nord du Québec, d'autres membres vivent également au Labrador. La communauté innue est une communauté linguistique distincte. En 2006, la population autochtone comptait 108 425 personnes sur l'ensemble du territoire québécois selon Statistiques Canada. Lors du recensement provincial effectué en 2007 (AINC), la population innue-montagnaise du Québec comptait 16 199 personnes.

Lors d'un recensement linguistique effectué en 2006 par le gouvernement canadien, le montagnais-naskapi comptait au Québec 8935 locuteurs. Les statistiques démontrent que parmi les communautés autochtones plusieurs membres ne parlent aujourd'hui que l'anglais ou le français, la communauté innue n'y fait pas exception. La population qui maîtrise le plus la langue est vieillissante. On observe désormais, tel qu'en témoignent les données de 2006, que le nombre de locuteurs de l'innu est en décroissance, d'où la nécessité de la documenter avant qu'elle ne se perde. L'innu est une langue à tradition orale.

Ce mémoire s'intéresse à l'utilisation d'un élément de la structure du verbe innu, nommément de la finale *-ipal-*, considérée comme une finale de mouvement. Nous tâcherons dans un premier temps de démontrer le caractère polysémique de la finale. Notons qu'il y a polysémie lorsqu'un élément unique possède plusieurs sens distincts reliés entre eux. Nous ferons ensuite l'étude des correspondances entre les divers éléments de la structure lexicale et conceptuelle du verbe. Nous procéderons à

l'analyse complète tant du sens de la finale que de l'encodage des composantes du verbe (initiale, médiane, finale).

L'innu est une langue polysynthétique qui incorpore plusieurs informations grammaticales et sémantiques à l'intérieur du verbe. Le verbe est formé de trois composantes, l'initiale, la médiane et la finale, en plus des flexions que nous séparerons du radical verbal par le symbole = dans les gloses. Nous détaillerons la structure verbale et ses composantes au chapitre 1. Pour l'instant, notons que la finale détermine à quelle classe grammaticale le mot appartient. Lorsqu'il s'agit d'une finale verbale, la bonne formation du verbe exige la présence d'un finale abstraite au contenu grammatical, mais elle peut également être précédée d'une finale concrète au contenu sémantique. Parmi les finales concrètes, on distingue les finales instrumentales qui déterminent l'instrument et la manière dont l'action est réalisée. La finale *-ipal-* est une finale concrète dont le comportement s'apparente beaucoup à celui des finales instrumentales. Pour cette raison, nous avons comparé son emploi à celui des finales instrumentales et nous avons observé les cas de polysémie. Voici d'abord un bref aperçu de la diversité des sens empruntés par le morphème:

<i>-ipal-</i>	en bougeant	âyâtâškupaliw <i>Quelque chose (long, en bois) <u>bouge</u>, <u>remue</u>.</i>
	en tombant	âmipaliw <i>Il <u>tombe</u> de là où il était juché.</i>
	en volant	pimipaliw <i>Il (oiseau) se déplace <u>au vol</u>.</i>
	changement d'état	mikukwepaliw <i>Il <u>rougit</u> du visage.</i>
	passage du temps	pâpaliw <i>Le temps <u>arrive</u>.</i>

Nous avons également remarqué des cas possibles de polysémie avec d'autres finales concrètes et instrumentales de l'innu. Là encore, une finale en apparence unique peut comporter plus d'un sens. En voici quelques exemples :

<i>-pit-</i>	en tirant	pakucipitew <i>Il le détache, le déprend, le décolle <u>en tirant dessus</u>.</i>
	en vitesse/ brusquement	âkûpitew <i>Il le dissimule <u>en vitesse</u>.</i>
<i>-ah-</i>	avec un instrument	âyâtaymw <i>Il bouge quelque chose <u>au moyen d'un objet</u>.</i>
	d'un coup	kwâškwewew <i>Il le fait bondir <u>d'un coup</u>.</i>
	en canot	pimweyâkamaymw <i>Il fait du bruit avec sa rame <u>en se déplaçant en canot</u>.</i>
<i>-tin-/-šin-</i>	frotter	pekutâmissitin <i>C'est percé <u>d'avoir frotté</u> sur les cailloux.</i>
	traîner	wînnâkušimuw <i>Il se salit en <u>se traînant</u> par terre.</i>
	étendre	âyâkwetûšimew <i>Il les <u>étend à l'horizontale</u> les uns par-dessus les autres.</i>
	au contact d'un objet	âkwâtišimew <i>Il se blesse gravement <u>au contact d'un objet, d'une surface</u>.</i>

Dans le cadre de ce mémoire, nous traiterons des relations polysémiques qu'entretiennent les sens distincts de la finale *-ipal-*. Les exemples de polysémie recensés chez les autres finales suggèrent qu'il ne s'agit pas d'un cas isolé.

Peu d'ouvrages ont documenté la sémantique des langues algonquiennes, en particulier en ce qui concerne le rôle des finales verbales. Nous nous sommes donc

basés sur les travaux d'auteurs contemporains (Denny et Mailhot 1976; Rhodes 1980; Denny 1983; Goddard 1990; Valentine 2001) pour identifier les composantes du verbe et définir ce que sont les finales concrètes et instrumentales. Nous ferons un survol des travaux dans la revue de littérature au chapitre 1.

Nous avons choisi le cadre de la linguistique cognitive pour notre analyse, parce que celui-ci répondait à plusieurs de nos questionnements quant à la catégorisation, à la notion de prototype et aux patrons conceptuels. Nous introduirons au chapitre 2, les théories cognitivistes relatives à la polysémie (Lakoff and Johnson 1985; Lakoff 1987; Kleiber 1990; Sweetser 1990; Kleiber 1999; R. Howell 2000; Evans and Tyler 2003) et à l'analyse conceptuelle (Jackendoff 1983; Jackendoff 1990).

La question de la polysémie, nous le verrons, soulève encore certains questionnements quant à la nécessité d'identifier un prototype unique. En effet, d'autres stratégies nous permettent de lier des acceptions distinctes entre elles, et ce dans un rapport de similitudes plus que de conditions nécessaires restreintes. En ce qui concerne l'analyse conceptuelle, nous détaillerons également les principales catégories ontologiques et les primitifs conceptuels pris en compte dans le mémoire. Puis nous présenterons au chapitre 3 la méthodologie et les délimitations du corpus utilisés.

Au chapitre 4, nous procéderons à l'analyse polysémique des données en dressant d'abord une liste des différents sens rencontrés dans le corpus. Nous conviendrons ensuite de la spécificité de chacun des sens en les comparant à ceux d'autres finales concrètes de l'innu, puis en les regroupant en fonction de leurs caractéristiques communes sous des familles d'acceptions plus larges (mouvement sans déplacement, mouvement continu avec déplacement, changement d'état et déroulement). Dans le chapitre 5, les acceptions identifiées lors de l'analyse de la polysémie nous permettront de structurer l'analyse des relations sémantiques entre les composantes du verbe, plus spécialement entre l'initiale et la finale. Nous illustrerons ainsi en quoi

la catégorie conceptuelle de l'initiale a une influence sur le sens emprunté par la finale *-ipal-*, confirmant ainsi son caractère polysémique.

CHAPITRE I

L'INNU-AIMUN

Ce chapitre consiste en un brève description de la langue innue, mais surtout du fonctionnement de sa structure verbale, de ses composantes sémantiques et grammaticales. Les informations recueillies dans ce chapitre proviennent en grande partie des notes produites par Lynn Drapeau dans le cadre du cours sur l'innu LIN8207 intitulé *Description d'une langue*. Les autres sources sont citées en cours de texte, il s'agit principalement des ouvrages de Bloomfield (1946), Goddard (1990) et Rhodes (1980). À la lumière des informations recueillies, ce chapitre se termine par la problématique de recherche.

1.1 L'innu : famille et typologie

Appartenant à la grande famille des langues algiques, langues indigènes d'Amérique du Nord, l'innu fait partie de la branche centrale des langues algonquiennes. L'innu est étroitement apparentée aux dialectes du cri, dont le cri central et des plaines, ainsi que le cri de l'est, le naskapi. Ces différents dialectes s'insèrent dans un continuum et partagent beaucoup de similitudes dont une grammaire et des traits phonologiques assez semblables. Il existe également des variations dialectales à l'intérieur même de la communauté linguistique innue; les données présentées dans cette recherche proviennent de Pessamit (Betsiamites), un

dialecte en /l/, par opposition au dialecte en /n/ parlé à Sept-Îles, Malioténam et Schefferville, ainsi que sur la Basse Côte-Nord.

L'innu est une langue de type polysynthétique. Une langue polysynthétique laisse une très grande place à la morphologie et en concède moins à la syntaxe. Peu de contraintes sont établies quant à l'ordre des mots, lequel est plus libre en raison de la richesse des informations contenues dans la morphologie. Une des caractéristiques d'une langue polysynthétique est qu'elle regroupe une idée complète à l'intérieur d'un seul mot. Dans le cas des verbes, par exemple, les marqueurs grammaticaux et les arguments sémantiques se trouvent attachés à ceux-ci, ce qui en fait une forme autonome et complète, presque une phrase. Ainsi, le verbe porte ses arguments directs (sujet et objet) qui sont marqués par des morphèmes de personne, de genre et de nombre.

1.2 La structure verbale

Beaucoup d'informations sont encodées dans la structure verbale de l'innu. Le radical verbal est composé généralement de trois parties (Goddard 1990) : l'initiale (INI), la médiane (MED) et la finale (FIN). Selon le schéma de Goddard, le radical verbal peut prendre trois formes en dérivation primaire, ces formes sont présentées à l'exemple (1). Nous n'avons toutefois observé aucun verbe innu formé exclusivement d'une initiale comme dans l'exemple (1), la présence de la finale est impérative en innu, ce qui correspond aux deuxième et troisième formes de l'exemple. Les types d'initiales en dérivation primaire sont expliqués dans la sous-section (1.2.1).

- (1) Dérivation primaire
 Radical = [INI]
 Radical = [INI + FIN]
 Radical = [INI + MED + FIN]

Quant à la dérivation secondaire, les radicaux dérivés ainsi n'ont pas été retenus dans le cadre de cette recherche, c'est pourquoi nous ne nous attarderons pas à en faire l'illustration.

Au radical verbal s'ajoutent les flexions qui marquent les principales fonctions grammaticales, soit la personne et le nombre du sujet, de l'objet, le mode, le temps et l'aspect. Les verbes sont obligatoirement fléchis, ce qui n'est pas le cas des noms, il n'y a pas non plus d'infinitif en innu. Dans l'exemple (2), nous observons un verbe de dérivation primaire composé d'une initiale (racine) *âm-*, d'une médiane *-âkune-* et d'une finale *-ipali-*. Le verbe est à la troisième personne du singulier, et au temps présent. La question du genre et des différentes classes verbales sera détaillée à la sous-section (1.2.4).

- (2) **âmâkunepaliw**
 [âm – âkune – **pali**]= w
 [configuration.angle - neige - mouvement.AI] =3
 Il, ça tombe en bas du banc de neige.

Par ailleurs, comme il n'y a pas d'adjectifs en innu, les propriétés sont exprimées par des verbes conjugués. Le fait d'«être large» est exprimé dans l'exemple (3) par une racine *alakašk-* et une finale formant un verbe II, suivi des flexions à la troisième personne du singulier à l'indicatif présent.

- (3) **alakaškâw**
 [alakašk-â]=w
 [large -II] =0
 C'est large.

En (4), on peut observer qu'en ajoutant au verbe une médiane qui représente une entité, il est possible de former d'autres verbes d'état semblables.

- (4) **alakaškâkamâw**
 [alakašk-âkam-â]=w

[large - lac -II]=0
C'est un lac large.

1.2.1 L'initiale

L'initiale en dérivation primaire ne possède pas de classe grammaticale et seul l'ajout d'une finale (1.2.3) détermine s'il s'agit d'un nom ou d'un verbe. L'initiale contient le noyau lexical du mot et peut encoder une propriété, une chose, un trajet, un lieu, un changement d'état ou une action. Elle peut n'être formée que d'une racine insécable. Il existe également deux types d'initiales en dérivation primaire (Goddard 1990). Il peut s'agir d'un radical existant formé de la racine, d'une médiane facultative et d'une finale. Dans ces cas, il s'agit d'une initiale dérivée, en ajoutant une autre médiane facultative et une autre finale obligatoire, on forme un nouveau verbe. D'autre part, une initiale dérivée peut être formée d'un nom ou d'un adverbe entier ou tronqué auquel on ajoute facultativement une médiane et obligatoirement une finale. Le Tableau 1.1 illustre les deux types de dérivation primaire en innu:

Tableau 1.1 La dérivation primaire

[[Radical]+(MED)+FIN] [[Initiale dérivée]+(MED)+FIN]	[[Radical Nom/Adv]+(MED)+FIN] [[Initiale dérivée]+(MED)+FIN]
--	--

Il est à noter qu'il s'est souvent avéré difficile de gloser en français certaines initiales dont le sens est passablement abstrait. Pour cette raison, la glose des initiales comporte souvent plus d'un mot.

1.2.2 La médiane

La position médiane est facultative et peut être comblée par des noms incorporés ou par différents morphèmes classificatoires ou dérivés de noms existants. Les médianes classificatoires sont plus abstraites et décrivent les propriétés d'un objet. Ce

ne sont ni des noms, ni des formes dérivées des noms. La médiane classificatoire peut aussi faire référence à un objet générique prototypique. Par exemple, le classifieur *-âškw-* ‘long et rigide’ peut faire référence à un objet générique tel du bois, un arbre, un bâton ou tout autre objet remplissant les mêmes conditions (Lachapelle 2009). Le sens des médianes dérivées est plus spécifique, il s’agit de noms dont la forme est tronquée.

1.2.3 La finale

Il existe deux types de finales : abstraites et concrètes. Les finales abstraites véhiculent des informations grammaticales, mais leur rôle demeure encore imprécis. Ces finales apparaissent systématiquement dans la formation du radical verbal, leur présence est obligatoire à sa bonne formation.

Les finales concrètes sont de nature lexicale et déterminent l'ensemble des relations sémantiques du verbe. Elles n'apparaissent pas dans tous les verbes contrairement aux finales abstraites. Parmi les finales concrètes, celles qui caractérisent la manière dont l'action est réalisée (*manner of action*) sont appelées finales instrumentales (Rhodes 1980). Nous intégrerons les deux types de finales dans le parage morphologique formant ainsi un morphème portemanteau tel que proposé par Valentine (2001).

Les données de la banque lexicale de Drapeau (1991) révèlent que les finales instrumentales apparaissent par paires transitives et/ou intransitives et que la forme du morphème change. Par exemple, la finale instrumentale «frotter, traîner, étendre, etc.» prend quatre formes différentes selon qu’il s’agisse d’un AI *-shin-*, II *-tin-*, TA *-shim-* ou TI *-titâ-*.

- (5) **âkwâštešinu**
 [âkw – âšte– šin]= u
 [derrière –ombre–contact.surface.AI]=3
 Il est étendu à l'ombre, à l'abri du soleil.

- (6) **âkwâštetin**
 [âkw – âšte – tin] = Ø
 [derrière – ombre – contact.surface.II] = 0
C'est à l'ombre, à l'abri de la lumière.
- (7) **âniškwâškušimew**
 [âniškw – âšku – šim] = ew
 [suite – long.en.bois – contact.surface.TA] = 3.3'
Il l'étend (long, en bois) à la suite d'un autre.
- (8) **âniškwâškutitâw**
 [âniškw – âšku – titâ] = w
 [suite – long.en.bois – contact.surface.TI] = 3.0
Il rallonge une pièce de bois.

Par contre, la finale *-ipal-*, dite de ‘mouvement’, est invariable et forme des verbes AI et II à partir desquels sont dérivés des verbes TA et TI au moyen d'une finale causative.

- (9) **nakâpaliw**
 [nakâ – pali] = w
 [arrêter.retenir-____.AI/II] = 3/0
Il, ça s'arrête, s'immobilise.
- (10) **nakâpalyew**
 [nakâ – paly] = ew
 [arrêter.retenir-____.CAUS.TA] = 3.3'
Il le freine dans son déplacement, l'immobilise. Il le fait arrêter de fonctionner.

1.2.4 Le genre et les classes verbales

Le genre des noms est souvent imprévisible, c'est pourquoi il est grammatical. Il est généralement attribué de manière arbitraire à l'exception des noms sémantiquement animés, comme les humains ou les animaux qui sont tous de genre animé. Il existe toutefois des noms sémantiquement inanimés qui ont un genre grammatical animé. Des noms comme *ašâm* ‘raquette’, *âyšwekâykan* ‘billot’,

ušpwâkan ‘pipe’ et *pakwešikan* ‘pain’ en sont quelques exemples. Les autres noms sont inanimés.

Les verbes de l’innu sont répartis en quatre classes et apparaissent par paires dans le lexique, à savoir: les verbes transitifs animés (TA), les verbes transitifs inanimés (TI), puis les verbes intransitifs animés (AI) et les verbes intransitifs inanimés (II). Lorsqu’un verbe transitif a un objet animé (TA), le symbole (3') indique une troisième personne obviative, c’est-à-dire distincte du sujet. Dans le discours, l’obviation est un mécanisme qui permet de suivre les différents référents. Les exemples (11) à (14) illustrent les quatre classes verbales de l’innu.

- (11) VERBE TA
âkwâtišwew
 [âkwâti šw]=ew
 [grave-en.coupant.TA] =3.3'
Il y fait une coupure grave.
- (12) VERBE TI
âkwâtišamw
 [âkwâti- šam]=w
 [grave -en.coupant.TI]=3.0
Il fait une coupure grave à quelque chose.
- (13) VERBE AI
milwelimuw
 [milu- elimu] =w
 [bien-pensée.AI]=3
Il se sent bien, se sent content.
- (14) VERBE II
milwâkatutew
 [milu-âkatute]=w
 [bien-séché.II]=0
C'est bien séché.

Certains verbes AI sont morphologiquement intransitifs, mais sémantiquement transitifs. On les analyse comme des verbes TI de classe 2 (TI2) par opposition aux

verbes TI réguliers (TI1) qui prennent le thème TI *-am-* ou *-ê-* comme dans l'exemple (12). Voici dans l'exemple (15), un verbe TI2 (AI).

- (15) **âkwâtâštâtâw**
 [âkwât-âšta-tâ]=w
 [grave -vent-AI]=3
 Il expose qqch à un vent violent.

1.3 La revue de littérature

Les composantes du verbe (initiale, médiane et finale) sont sensiblement les mêmes d'une langue algonquienne à l'autre. Ainsi, les recherches effectuées sur des langues de cette famille ont permis d'en documenter la structure verbale. Quelques auteurs se sont penchés sur la grammaire du cri des plaines (Wolfart 1973), sur l'analyse morphologique du proto-algonquien (Bloomfield 1946) et le nishnaabemwin, qui réfère à des variantes de l'ojibwé (Valentine 2001). Ces grammaires détaillent la formation des mots, les catégories grammaticales, la flexion des noms et des verbes ainsi que les processus de dérivation. Peu d'entre elles portent sur la sémantique lexicale du verbe et, à l'exception de l'article de Rhodes cité plus loin en 1.3.1, aucune ne porte sur les finales instrumentales ou finales concrètes. La relation sémantique et les règles de combinaison entre l'initiale et la finale sont également peu documentées. La grammaire du nishnaabemwin de Valentine (2001) comporte des pistes de recherches intéressantes quant à la classification de certaines finales dont celles de mouvement, d'activité et des causatifs instrumentaux en fonction de la théorie de la dynamique des forces de Talmy (1988). La classification des finales de Valentine est exhaustive, cependant l'auteur n'aborde pas la question des relations sémantiques spécifiques entre l'initiale et la finale. Dans l'ensemble des grammaires, un sujet tel que la sémantique des finales est trop pointu pour trouver sa place dans un ouvrage général et la question de la polysémie des finales n'y est donc pas abordée.

1.3.1 Les analyses sémantiques de Rhodes et Denny

Rhodes (1980) a proposé une analyse sémantique des finales instrumentales d'une langue algonquienne. En plus d'établir une distinction claire entre les composantes concrètes et abstraites du verbe, Rhodes définit les finales instrumentales de l'ojibwé et prend en compte la manière de l'action. Son analyse suggère que la répartition des finales repose sur une règle de type *elsewhere*, c'est-à-dire que si la manière ou l'instrument avec lequel est réalisée l'action ne sont pas définis par une finale précise, alors une finale par défaut remplit cette fonction. Ce qui semble être le cas de *-bi-* en ojibwé qui signifie 'en utilisant un mouvement unique' (*one way motion*). L'analyse de Rhodes fournit des pistes intéressantes quant à la sélection des finales et à une approche sémantique des règles combinatoires et de leurs restrictions.

Denny a également ouvert une brèche dans la sémantique lexicale des composantes verbales des langues algonquiennes par ses analyses des finales abstraites des verbes transitifs inanimés de l'ojibwé (Denny 1983). Il y propose une distinction entre une action définie en fonction de son agent (*agent-descriptive*) ou en fonction de son patient (*patient-descriptive*). Selon ses observations, les verbes qui décrivent l'agent sont plus propices à employer des finales instrumentales. Cette analyse fournit des pistes intéressantes, seulement l'auteur affirme que la distinction entre la description de l'agent et du patient peut être floue. Sans compter que certains verbes marquent les deux, c'est le cas du verbe *hide* en proto-algonquien *kya:t-* (Denny 1983):

- (16) [kya:tamwa]
 'he hides it' → décrit l'agent, présence de la finale abstraite *-am-*
- [kya:ta:wa]
 'he hides it' → décrit le patient, absence de *-am-*,
 et présence de *-a:-*

Enfin, dans un très court article paru en 2004 sur la grammaire de construction et la sémantique des verbes du cri et de l'ojibwé, Denny aborde brièvement la distinction entre la description de l'agent et du patient, cette fois en l'appliquant à quelques finales instrumentales et en considérant la notion de causation. L'article en question soulève plusieurs points, dont celui des catégories ontologiques en sémantique lexicale, sans toutefois approfondir davantage. Notons par ailleurs, que Denny et Mailhot (1976) ont analysé la sémantique de certains éléments abstraits du verbe en identifiant les relations sémantiques et grammaticales qui unissent l'initiale à la médiane. Cette analyse est fondée sur une distinction entre les caractéristiques dites intrinsèques ou extrinsèques de l'entité dont il est question dans le verbe, ce qui en fait une piste de recherche intéressante. Notre mémoire se situe, du moins par son cadre théorique, dans le prolongement de ces études.

1.4 La problématique

La problématique de ce mémoire consiste à démontrer le caractère polysémique de la finale *-ipal-* et d'expliquer ce phénomène par les relations sémantiques qui régissent les composantes grammaticales et sémantiques du verbe. Nous détaillerons ici la problématique par la présentation de la finale et de son usage, puis nous expliquerons brièvement le choix du cadre théorique.

1.4.1 La présentation de la finale

En innu, les finales concrètes et instrumentales sont omniprésentes dans le lexique. Toutefois, l'interprétation sémantique de certaines d'entre elles et la catégorie sémantique à laquelle elles appartiennent demeurent vagues. Parmi les données répertoriées dans la base de données lexicales de Drapeau (2008), la finale *-ipal-* se retrouve dans 774 verbes et se distingue par la grande variété de verbes dans lesquels elle apparaît. Cette finale se retrouve principalement dans les verbes AI et II, mais également dans les dérivés morphologiques TA et TI, en plus d'apparaître en

conjonction avec la finale *-û-*. Voici quelques exemples de verbes portant la finale *-ipal-*:

- (17) **âkwâcipaliw**
 [âkwâc - ipali] = w
 [exceptionnel-____.AI/II]=3/0
Il, ça fait un mouvement exceptionnel, remarquable. Il a une démarche exceptionnelle, remarquable.
- (18) **âmipaliw**
 [âm - ipali] = w
 [configuration.angle-____.AI/II]=3/0
Il, ça tombe en bas d'où il, c'était juché.
- (19) **âmissepalyew**
 [âmis - paly] = ew
 [mélanger-____.CAUS.TA]=3
Il le mélange, le brasse en l'agitant.
- (20) **šiškwâškupalitâw**
 [šiškw - âšku - palitâ] = w
 [tamiser-long.en.bois-____.TI(2)]=3
Il tamise, sasse quelque chose.
- (21) **âpâpalûw**
 [âpâ - ipal- û] = w
 [dégeler-____-mouvement.volontaire.AI]=3
Il fait de grands gestes pour se dégeler.

Parmi les exemples précédents, les cas les plus simples de la finale *-ipal-* sont les verbes intransitifs en dérivation primaire. C'est l'analyse de ces cas qui permettra de mettre en lumière l'utilisation de la finale. Voici d'autres exemples des verbes AI et II comportant cette finale:

- (22) **ašâpaliw**
 [ašâ - pali] = w

[reculer-___.AI]=3

Il, ça recule.

(23)

âyâtâškupaliw

[âyât – âšku – pali]= w

[RED.bouger-long.en.bois-___.AI]=3

Il, quelque chose (long, en bois) remue, bouge.

(24)

âpâpaliw

[âpâ –pali]= w

[dégelée –___.AI/II]=3/0

Il, ça dégèle.

(25)

acitâšûnicepaliw

[acitâšûni- ce – pali]= w

[numéro –faire-___.AI/II]=3/0

Il, ça calcule automatiquement.

(26)

âyâštaštepaliw

[âyâšt- ašte – pali]=w

[RED -négatif.cesser-___.AI/II]=3/0

Il, ça démarre et s'arrête successivement à plusieurs reprises.

Les verbes des exemples (22) et (23) partagent les caractéristiques des verbes de mouvement, dans les deux cas *-ipal-* semble indiquer soit un mouvement ou un déplacement. La notion de mouvement peut cependant apparaître redondante dans les deux cas puisque l'idée de mouvement est déjà présente dans l'initiale. On peut alors envisager que *-ipal-* marque le processus ou l'aspect continu d'une action ou d'un mouvement. En (24), la notion de mouvement est absente. Dans ce cas, la finale semble davantage exprimer un changement d'état. Cet exemple n'est pas exceptionnel, puisqu'il reflète un grand nombre de verbes du corpus. La finale *-ipal-* de l'exemple (25) n'exprime ni un mouvement ni un changement d'état. Le sens de la finale y est plus difficile à préciser. Enfin, l'exemple (26) s'apparente davantage au fonctionnement qu'au mouvement.

Ces exemples illustrent les différents sens que peut générer la finale verbale, ce qui constitue la problématique principale de cette étude. En effet, l'enjeu est ici d'expliquer la variation de sens de la finale *-ipal-*. Y a-t-il plusieurs finales *-ipal-* sémantiquement distinctes ou sommes-nous en présence d'une finale polysémique dont le sens serait plus abstrait? S'il s'agissait d'une seule finale polysémique, comment se caractérise la polysémie et comment s'organisent les relations de sens qui unissent toutes les acceptions? Dans cette étude, nous proposons qu'il n'y a pas diverses finales *-ipal-*, mais une seule finale polysémique et nous tenterons de distinguer les différentes acceptions par une analyse conceptuelle des composantes du verbe.

1.4.2 L'introduction au cadre théorique

Les exemples (17) à (26) permettent d'apprécier les différences ontologiques de chacune des composantes du verbe. Les initiales des verbes cités plus haut ne semblent pas appartenir à une même entité conceptuelle. Il est important de préciser que les composantes du verbe sont des entités indépendantes qui entrent en ligne de compte dans l'analyse sémantique du verbe, c'est-à-dire que le sens du tout est en fonction de toutes ses parties. Les initiales *âpâ-* (déglé), *ât-* (bouger), *ašâ-* (reculer), *âkwâci-* (exceptionnel), *âm-* (configuration en angle) et *acitâšûni-* (numéro) témoignent de la diversité des catégories pouvant occuper la position initiale dans le verbe. Pour cette raison, la catégorie ontologique (ou conceptuelle) de l'initiale, dont l'explication sera donnée au chapitre 2, apparaît avoir une incidence sur la sélection de la finale et l'extension de son sens. En ce qui nous concerne, je considérerai les composantes du verbe comme des items lexicaux. Ainsi, il est possible d'associer la finale instrumentale *-ipal-* à une catégorie conceptuelle. La relation entre les composantes du verbe et son influence sur la sélection et le sens de la finale demeurant pour l'instant imprécise, cette étude tentera d'établir le rôle de l'initiale dans les cas possibles de polysémie de la finale *-ipal-*.

Une analyse en sémantique cognitive de la finale *-ipal-* permettra de déterminer non seulement les sens distincts de ce morphème, mais aussi les conditions et les relations sémantiques qui régissent la sélection de ces types de morphèmes dans la langue innue.

CHAPITRE II

LE CADRE THÉORIQUE

Nous ferons appel dans l'analyse des données de l'innu à deux modèles théoriques. D'abord, nous introduirons la notion de polysémie de Kleiber en contrastant les versions standard et étendue du prototype. Ce contraste nous permettra d'apprécier la *Principled Polysemy Approach* d'Evans et Tyler qui servira à l'analyse polysémique. Nous expliquerons ensuite l'analyse conceptuelle de Jackendoff qui nous sera utile lors de l'analyse des combinaisons sémantiques entre l'initiale et la finale.

2.1 La polysémie

Nous utiliserons pour étudier la polysémie le cadre de la linguistique cognitive selon laquelle les items lexicaux (mots ou morphèmes) correspondent à des catégories conceptuelles (Lakoff 1987). Les relations sémantiques qui structurent ces catégories révèlent des mécanismes mis en œuvre par le cerveau dans la formation du sens. Les notions de catégorisation, de sémantique du prototype et les différentes approches de la polysémie seront expliquées dans ce qui suit.

2.1.1 La catégorisation

Le cerveau humain organise l'information selon une logique qui relève à la fois de la perception et de l'imagination. Cette logique que défendent les cognitivistes

s'applique à la linguistique, mais également à l'ensemble de nos activités cognitives. La catégorisation est un mécanisme inconscient qui consiste à ranger ensemble des choses différentes afin d'organiser notre expérience. Selon Lakoff (1987), la catégorisation se fait à tous les niveaux, tant pour les objets concrets que les entités abstraites. Les catégories sont organisées selon les caractéristiques globales des entités qu'elles comprennent, soit par leurs fonctions, leurs propriétés, le rapport entre leurs variations et similitudes ou autres. Au moyen de «modèles cognitifs idéalisés» (MCI), Lakoff propose une description des schémas de catégorisation des entités au sein des catégories conceptuelles appelées aussi «domaines conceptuels». Les MCI correspondent soit à des modèles propositionnels, des modèles de schémas d'images, des modèles métaphoriques ou encore à des modèles métonymiques. Ces modèles s'intègrent également à la théorie du prototype comme on le verra à la section 2.1.2.

Les *modèles propositionnels* tiennent compte de notre connaissance du monde, des éléments, de leurs propriétés, de leurs emplois et des relations qui existent entre eux selon l'usage et le contexte. Ainsi, des entités du monde réel, qui sont liées par convention, par association en chaîne, par regroupement taxonomique ou par la mise en relation de plusieurs sous-catégories organisées en périphérie d'une catégorie plus centrale (configuration radiale), peuvent appartenir à des catégories conceptuelles distinctes tout en appartenant à un schéma propositionnel commun. L'exemple de *mère* proposé par Lakoff (1987) dans son ouvrage *Women, Fire and Dangerous Things* illustre clairement la configuration radiale. Le fait d'être mère inclut initialement le fait d'être une femme, de donner naissance à un enfant, de lui avoir légué ses gènes, d'en avoir pris soin et d'être unie au père de l'enfant. Certaines mères ne possèdent pas toutes ces propriétés, mais il n'en demeure pas moins qu'elles sont des mères et que chacun de ces différents types est une catégorie en soi.

Les *schémas d'images* renvoient à une image idéalisée de la catégorie et permettent de regrouper les entités selon une logique liée à la forme. Les modèles de schémas d'images tiennent compte, comme le nom l'indique, des schémas tels que

les trajets, les formats, les formes et leurs contenants. Encore une fois, la connaissance du monde et la perception permettent d'associer entre eux des objets en fonction de leurs «images» respectives. Par exemple, le schéma d'image d'une table pourrait être celui d'un objet formé de quatre pattes sur lesquelles repose une surface plane carrée. Cette image est idéalisée puisqu'il existe des modèles très diversifiés de tables qui n'ont pas quatre pattes et dont la surface n'est pas carrée.

Selon Lakoff et Johnson (1985), la *métaphore* va bien au-delà de la figure de style. Il s'agit d'un mécanisme cognitif si bien intégré au discours qu'il passe constamment inaperçu. La métaphore est un processus unidirectionnel : du domaine source vers le domaine cible. Les modèles métaphoriques, tout comme les modèles métonymiques, permettent une transposition des entités d'un domaine «source», concret ou abstrait, vers un domaine «cible» plus abstrait (Lakoff). Les modèles propositionnels et les schémas d'images interviennent dans plusieurs processus métaphoriques, particulièrement dans le cas des métaphores imagées dont la source est davantage concrète. Il existe également des métaphores conceptuelles qui mettent en relation deux structures conceptuelles correspondantes.

- (27) LA VIE EST UNE PERSONNE
 La vie lui *sourit*.
 La vie *ne lui a pas fait de cadeau*.
 Il *s'est réconcilié* avec la vie.
- LA VIE EST UN BIEN MATÉRIEL
 Il *a donné* sa vie à cette cause. (objet)
 Ils *ont fouillé dans* sa vie. (contenant)
 Après ce drame, il a dû *se refaire* une vie. (construction)

La *métonymie* repose sur une relation «partie-tout», en ce sens que la partie la plus saillante d'un tout peut suffire à représenter le tout dans son ensemble. Les modèles métonymiques permettent donc d'employer une forme, une fonction, une composante ou tout autre aspect d'un objet, concret ou abstrait, pour représenter ce même objet dans sa totalité. L'usage des modèles métonymiques et leur

compréhension reposent toutefois sur une connaissance partagée du monde et l'admission de principes généraux. À ce titre, Lakoff (1987) propose l'exemple de l'anglais voulant que le nom d'une institution puisse être remplacé par sa localisation, ce qui est également applicable au français. À ce principe peut s'ajouter aussi celui de l'institution qui englobe à elle seule tous ses membres.

(28)

LE LIEU EST L'INSTITUTION

Québec autorise la réalisation d'un projet éolien de 272MW.

Moscou ne veut pas d'observateurs américains en Géorgie.

L'INSTITUTION EST SES MEMBRES

Affaire de l'hostie: le *Telegraph-Journal* s'excuse.

Selon Kleiber (1990), le modèle de Lakoff se fonde sur une approche de réalisme expérientiel qui repose sur les postulats suivants : l'existence d'un monde réel, la connaissance stable de ce monde et la catégorisation comme question centrale. À partir de ces postulats, le réalisme expérientiel à la Lakoff se distingue par la prise en compte de l'expérience corporelle dans la formation des structures conceptuelles, par la place accordée au caractère imaginatif de la pensée (métaphore, métonymie et image mentale) et par la reconnaissance des propriétés «gestalt» de la pensée qui dépassent la simple manipulation de symboles abstraits (Kleiber 1990).

La question de la catégorisation occupe une place importante dans le traitement de la polysémie, particulièrement en ce qui a trait à la notion de prototype. Pour cette raison, la distinction entre cognition et linguistique doit être mise en évidence avant d'aller plus loin. Du point de vue de la cognition, les catégories relèvent de concepts et de représentations mentales; du point de vue linguistique, elles sont structurées en relations référentielles à partir des items lexicaux. L'item lexical est un signe qui désigne une chose, un état ou un événement, ou plusieurs (polysémie). C'est à travers la notion de prototype qu'on peut établir les conditions qui déterminent l'appartenance d'une entité à une catégorie.

2.1.2 La notion de prototype

La catégorisation regroupe des entités entre elles selon un ou plusieurs critères. La nature de ces critères a été développée dans les diverses versions (standard et étendue) de la théorie du prototype. Ils déterminent l'appartenance de l'entité à la catégorie, sur la base de ses propriétés, de sa représentativité, de la validité ou encore de la ressemblance de famille. La question de l'appartenance a remis en question la notion de prototype développée par Eleanor Rosch dans les années 70, en vertu de laquelle les membres d'une catégorie ne sont pas à équidistance d'une unité centrale plus représentative, le prototype.

Dans *La Sémantique du prototype*, Kleiber (1990) critique le modèle des conditions nécessaires suffisantes (CNS) de Langacker, selon lequel les membres d'une catégorie doivent tous partager les mêmes attributs. Si l'une ou l'autre des entités ne possède pas tous les attributs nécessaires à une catégorie, alors elle n'appartient pas à cette catégorie. Ce modèle a pour conséquence de placer toutes les entités sur un pied d'égalité, créant par la même occasion des catégories homogènes, mais limitées. Le CNS exclut les entités aux caractéristiques atypiques, alors qu'un modèle plus flexible pourrait les englober au sein de la même catégorie selon une échelle de représentativité. Comme l'indique Kleiber, le modèle CNS rend difficilement compte du sens multiple de certaines unités lexicales, il cite l'exemple métonymique de *veau* (1990).

- (29) VEAU
 1. animal vivant
 2. viande de cet animal

Ainsi, le modèle des CNS présente la difficulté de vérifier les traits dits nécessaires à l'appartenance des membres d'une catégorie, il ne tient pas compte des cas particuliers et manque de flexibilité. En limitant le nombre de traits nécessaires, les catégories pourraient admettre un plus grand nombre d'unités, toutefois, comme l'indique

Kleiber, la réduction des conditions nécessaires mènerait à une «homogénéité trop grande» à l'intérieur des catégories, ainsi qu'à une «vision trop minimaliste des traits à retenir» (1990). Les difficultés éprouvées par le modèle des conditions nécessaires de Langacker sont aplanies dans les versions standard et étendue de la sémantique du prototype. Il n'en demeure pas moins que ces dernières comportent elles-mêmes leur lot de problèmes que nous verrons ci-après.

2.1.2.1 *La version standard*

Selon la *version standard* de la théorie du prototype, Rosch définit le prototype comme étant le meilleur exemplaire ou l'instance centrale d'une catégorie. Le meilleur exemplaire est l'unité la plus représentative de la catégorie, telle que reconnue par les individus. Cette reconnaissance peut par conséquent être sujette à des variations individuelles, mais en général, au sein d'un groupe homogène, l'expérience est partagée et les représentations sémantiques sont stables. Il s'agit là de ce que Langacker qualifie de «zones de savoir prototypique partagé» (Kleiber 1990). La «catégorie» est donc dotée d'une structure interne prototypique à la Rosch plutôt que régie par des conditions nécessaires. Cela implique que le degré d'appartenance de chacun des membres à la catégorie est établi en fonction de son degré de représentativité, c'est-à-dire la distance qui le sépare du prototype. Ce changement quant aux critères définitoires d'appartenance tient compte du fait que les membres d'une même catégorie ne partagent pas tous les mêmes propriétés et qu'ils démontrent plutôt certaines «ressemblances de famille». En conséquence, les limites de la catégorie sont beaucoup moins précises que dans le modèle CNS, ce qui permet une relation de gradation. Kleiber propose à ce titre l'exemple de l'autruche ou du pingouin qui, bien qu'ils soient des oiseaux, se distinguent largement des formes plus prototypiques de l'oiseau tel que le moineau, le rouge-gorge ou le canari et, par conséquent, se présentent comme des instances périphériques (Kleiber 1990). Le degré de prototypie d'un élément ou d'un membre d'une catégorie se vérifie de différentes manières selon Kleiber. D'une part, les individus les catégorisent

beaucoup plus rapidement que les autres, d'autre part, ils sont également les premières formes d'une catégorie apprises par les enfants. Par ailleurs, ils servent souvent de référence et sont les premiers à être nommés lorsque les membres d'une catégorie sont énumérés.

Ainsi, selon Kleiber, le prototype dans sa *version standard* est l'intersection des propriétés typiques d'une catégorie et regroupe ses membres sur la base d'une comparaison avec le prototype comme élément central, ce qui ne signifie pas pour autant qu'ils en partagent toutes les caractéristiques. Le prototype relève des propriétés typiques qui, quant à elles, reposent sur un principe d'«appariement global», c'est-à-dire que si les locuteurs d'une même communauté linguistique ne reconnaissent pas les propriétés comme étant typiques, alors elles ne peuvent pas être traitées comme tel. Or, les membres d'une catégorie et leurs propriétés doivent être interprétés en terme de relations et non pas comme des entités indépendantes. Là encore, comme les traits qui séparent une catégorie d'une autre ne sont jamais bien nets, il est impératif de déterminer quels traits sont davantage pertinents et doivent être pris en compte dans l'approche prototypique. Pour y répondre, Rosch propose le principe de *cue validity*, où *cue* correspond à une propriété d'un objet. Plus la propriété d'un objet est fréquente dans une catégorie, plus elle est prévisible et donc prototypique. Pour avoir un prototype, il faut que la propriété obtienne la validité la plus élevée ou maximale. Par exemple, Kleiber (1990) cite les plumes comme ayant la validité la plus élevée chez les oiseaux, puisqu'ils en ont presque tous, il rappelle cependant que certaines danseuses portent aussi des plumes, sans pour autant faire partie de la catégorie «oiseau». Ainsi, les propriétés peuvent se trouver dans plus d'une catégorie à la fois, sans toutefois empêcher qu'ils soient prototypiques dans l'une et pas dans l'autre. Rosch propose donc la hiérarchie inter catégorielle qui se déploie en trois niveaux: superordonné, de base et subordonné (Kleiber 1990). L'exemple (30) reprend l'une des démonstrations qui figurent dans *La sémantique du prototype* de Kleiber.

(30) HIÉRARCHIE À TROIS NIVEAUX

1. *niveau superordonné* = animal
2. *niveau de base* = chien
3. *niveau subordonné* = boxer

Le niveau de base de la hiérarchie constitue le niveau le plus représentatif de la catégorie conceptuelle, il est le plus informatif, distinctif et est celui qui possède la validité la plus élevée. Il se rapproche le plus de la notion de prototype. Il est cependant vrai que les meilleures instances se trouvent aussi au niveau superordonné qui correspond à l'élément le plus familier, il n'en demeure pas moins que les instances situées au niveau de base sont les plus typiques et possèdent les propriétés les plus saillantes de la catégorie.

Enfin, dans la version standard, l'appartenance d'une extension à une catégorie est déterminée par son degré de similarité avec le prototype. La version standard intègre avec plus de souplesse que le CNS les formes les plus typiques sans qu'elles partagent nécessairement les mêmes propriétés, elle laisse cependant encore plusieurs formes atypiques dans une zone floue.

2.1.2.2 *La version étendue de la théorie du prototype*

Dans la *version étendue* de la théorie du prototype, revue entre autre par Rosch, le prototype demeure le meilleur exemplaire, mais il n'occupe plus la position de base (Kleiber 1990). La version étendue parle plutôt de prototypicalité, ou d'effets prototypiques, en termes de gradation entre les instances centrales et périphériques de la catégorie. L'appartenance des membres d'une catégorie est donc définie en fonction de leur *degré* de prototypicalité plutôt que par comparaison avec le prototype. La ressemblance de famille entre les membres prédomine sur la ressemblance avec le prototype lui-même. Kleiber identifie la ressemblance de famille comme «un modèle qui prévoit seulement, mais n'exige pas, que les membres d'une même catégorie puisse n'avoir aucun trait en commun» (1990). Reposant sur la théorie de la

ressemblance de famille, la version étendue revoit le mode de catégorisation. Désormais, la catégorisation n'est pas orientée vers une seule et même entité (prototype), mais se compose telle une chaîne d'associations à l'intérieur d'un continuum sémantique. Les entités voisines d'une même catégorie, ou d'une même famille, partagent des propriétés communes, mais d'un bout à l'autre de la chaîne, la similitude entre les entités s'estompe et est rompue dans le cas d'entités éloignées. Voici une représentation du lien qui unit chacune des occurrences d'une même famille :

(31) RESSEMBLANCE DE FAMILLE

Membres d'une famille :	A,B,C,D,E
Associations :	AB, BC, CD, DE

Contrairement à la version standard, le prototype dans la version étendue peut prendre différentes formes sans jugement de représentativité de la catégorie à laquelle il appartient. Il n'est donc pas toujours le meilleur exemplaire en raison de la ressemblance de famille expliquée précédemment. Au-delà même de l'idée de catégorisation conceptuelle, la version étendue se place à un niveau linguistique. Elle interroge les catégories naturelles de sens et particulièrement la question de la polysémie, puisque désormais ce n'est plus le sens qui détermine la catégorie, mais l'item lexical et les acceptions de sens qu'elle regroupe. La nouvelle version ne cherche donc pas à structurer les sens à l'intérieur d'une catégorie conceptuelle, mais cherche plutôt à structurer la ou les catégories de sens contenues dans un item lexical (ou un mot), que cet item soit polysémique ou non. Dans la *version étendue*, un élément non polysémique renvoie à une catégorie de référents, alors que l'élément polysémique implique différentes acceptions et, par conséquent, appartient à une catégorie de sens (Kleiber 1990). Puisque l'appariement au prototype ne tient plus dans la version étendue, Kleiber propose que la catégorisation s'opère selon une relation de «motivation conventionnelle» qu'il décrit comme étant le fait de connaître

ou d'apprendre le principe «motivant» de l'enchaînement des sens, lequel n'est ni totalement arbitraire ni totalement prévisible. Le principe de motivation s'apparente à une forme d'inférence qui permet d'établir une relation entre des concepts et des termes sur la bases de la familiarité (Lakoff 1987; Goldberg 1995). À la défense du principe de motivation, certains auteurs s'entendent à dire que ce n'est pas parce qu'une relation est imprévisible qu'elle est dénuée de logique. Goldberg va plus loin en proposant la motivation par héritage et motive ainsi des constructions qu'elles soient syntaxiques ou sémantiques. Ainsi, la ressemblance de famille et le principe de motivation de la *version étendue* permettent d'intégrer au sein d'une même catégorie des formes atypiques indépendamment de l'existence d'une forme prototypique, puisque celle-ci n'agit plus à titre d'élément central de la catégorie. Par ailleurs, les catégories de sens d'une unité lexicale prévalent sur la structure des catégories conceptuelles.

2.1.3 L'approche polysémique

Evans et Tyler (2003) ont développé une approche servant à déterminer les paramètres de la polysémie, il s'agit de leur *Principled Polysemy Approach*. Dans ce modèle, inspiré des catégories radiales de Lakoff (1987), les items lexicaux correspondent à des catégories conceptuelles organisées selon une structure radiale. Ces catégories «radiales» sont structurées à partir d'un prototype complexe, une instance centrale à laquelle plusieurs membres de la catégorie sont reliés. Le prototype se trouve au centre de la structure radiale et les membres y sont reliés par convention. Les catégories radiales servent à démontrer, dans un rapport polysémique, en quoi chacun des sens est distinct mais aussi les liens entre eux, de même que leur place dans le lexique mental. Tous les sens d'un élément polysémique ne sont pas en relation directe avec le «prototype». La structure radiale comporte des «extensions» (Sweetser 1990) de sens qui convergent à diverses intersections pour ensuite se rattacher à un sens central dit prototypique. Ces extensions de sens forment une chaîne, un réseau sémantique complexe dont les relations relèvent des modèles

cognitifs idéalisés (métaphores, métonymie, image schéma, transformation). Le prototype apparaît ici davantage comme un lieu commun que comme une base structurante.

L'objectif d'Evans et Tyler est d'identifier les sens distincts contenus dans une catégorie conceptuelle. Cette approche répond également à une critique fondamentale faite à Lakoff, à savoir l'absence de critères précis entourant sa définition de la polysémie. La démarche est la suivante: d'abord déterminer ce qui compte comme une signification distincte, d'où la différence entre la polysémie et le flou (*vagueness*), puis établir le sens prototypique de la catégorie radiale. Selon Evans et Tyler, pour déterminer si une signification particulière est distincte, il s'agit de comparer ses composantes et leur relation, mais aussi d'évaluer si le sens est indépendant du contexte afin que ce dernier ne puisse être inféré. Pour être distincte, une signification ne doit pas être apparente dans les autres sens. Elle peut également avoir un comportement grammatical distinct en apparaissant dans des constructions précises. Quant au «prototype», les auteurs l'identifient comme le premier sens attesté, il est aussi celui qui a prédominance sur les autres. Par ailleurs, le sens prototypique démontre plus de relations avec les autres sens et il permet de prédire leurs extensions avec plus de facilité.

2.1.4 La conclusion

La version étendue de Kleiber déplace le prototype comme élément central d'une catégorie conceptuelle. Dès lors, on insiste davantage sur la motivation des relations sémantiques et la ressemblance entre les membres d'une catégorie. Cette vision éclatée du prototype va de pair avec la *Principled Polysemy Approach* qui se libère également du prototype. Par les relations qu'elle permet d'établir entre les extensions de sens et les modèles cognitifs idéalisés de Lakoff, cette approche permet une plus grande flexibilité entre les membres d'une catégorie sans toutefois nier l'existence de sens prédominants. Nous avons pu observer un tel écart de sens entre certaines des

acceptions de la finale, que d'identifier chacune d'elles en fonction d'un prototype central limiterait considérablement l'étendue de son analyse polysémique.

2.2 La sémantique conceptuelle

Outre les questions liées à la polysémie, les catégories ontologiques nous serviront à éclairer les relations sémantiques entre les composantes du verbe innu. C'est pourquoi les fondements de la sémantique conceptuelle, telle que développée par Jackendoff, seront expliqués dans cette section.

2.2.1 La caractérisation des ressources mentales

La sémantique conceptuelle présentée par Jackendoff dans *Semantic Structures* (1990) et autres titres subséquents repose sur distinction de Chomsky (1986) entre deux types de langages: le langage externe (*E-Language*) et le langage interne (*I-Language*). Le premier renvoie à l'artefact externe du langage tandis que le second comprend les informations encodées à l'interne, la frontière entre les deux étant l'individu. L'objectif de la sémantique consiste à faire la catégorisation des ressources mentales qui rendent possible la connaissance humaine et son expérience du monde. Pour cette raison, l'objet de recherche de la sémantique conceptuelle repose sur le *I-Language* lequel est compatible avec une théorie de la connaissance.

Le *I-Language* intègre la notion de *I-concept* laquelle est encodée dans la structure syntaxique, la combinaison de plusieurs *I-concepts* dans une phrase réfère à une grammaire des concepts phrastiques (*grammar of sentential concepts*). Jackendoff définit le terme «concept» comme étant une représentation mentale pouvant servir en tant que sens d'une expression linguistique. À ce titre, les concepts exprimés par les éléments d'une phrase, mots ou morphèmes, sont en fait des concepts lexicaux. Ce sont ces concepts lexicaux que la sémantique conceptuelle tente d'élucider. Tout comme la théorie de Lakoff présentée à la section 2.1.1, la sémantique conceptuelle de Jackendoff admet que les concepts emmagasinés dans le

cerveau sont limités par notre expérience du monde. Ce sont les schémas de ces concepts qui peuvent être comparés aux représentations mentales d'objets nouveaux ou arbitraires qui servent à produire un jugement de conformité ou de non-conformité. Ce jugement permet à l'homme de reconnaître des formes nouvelles et de leur donner un sens, il permet également de comprendre des phrases et de faire des inférences. Enfin, les concepts contenus dans les «phrases» ne peuvent être tous listés, mais sont générés mentalement sur la base d'un ensemble fini d'unités primitives et de principes de combinaisons; les concepts lexicaux ne sont pas une liste, mais consistent en un ensemble fini de schémas qui peuvent être agencés de manière créative (Jackendoff 1990).

2.2.2 L'analyse conceptuelle

L'analyse conceptuelle proposée par Jackendoff repose sur une relation de correspondance entre la syntaxe et la sémantique. Chaque groupe syntagmatique occupe une place spécifique dans la structure syntaxique, mais au-delà de la fonction grammaticale de chacune de ces composantes, ce sont les relations sémantiques qui dictent leur comportement, leur combinaison et la distribution des arguments d'une phrase. Il est possible qu'un seul item lexical (ou morphème) contienne plusieurs composantes conceptuelles. Parallèlement, une composante conceptuelle peut apparaître dans la structure conceptuelle sans être exprimée en surface (syntaxe). Les entités qui n'apparaissent pas en surface sont comprises par inférence. Les inférences sont attribuables à la connaissance du monde.

Suivant Jackendoff (1990), les catégories ontologiques permettent de représenter les relations sémantiques entre des entités formelles dans une structure conceptuelle. Plutôt que de diviser les entités formelles en constantes, variables, prédicats et quantificateurs qui n'ont rien en commun, l'analyse conceptuelle repose sur une structure composée de constituants conceptuels. Parmi les constituants appelés catégories ontologiques, les principaux sont **THING** (chose), **EVENT** (événement), **STATE** (état), **ACTION**, **PLACE** (lieu), **PATH** (trajet), **PROPERTY** (propriété) et

AMOUNT (quantité). Les catégories ontologiques partagent plusieurs points communs. Chaque constituant syntaxique est transposable en constituant conceptuel. Par exemple un syntagme prépositionnel correspond de manière générale à la catégorie de trajet (PATH), un syntagme adjectival à une propriété (PROPERTY), etc. Par ailleurs, chaque catégorie conceptuelle permet l'encodage d'unités sur une base à la fois linguistique, mais aussi sensorielle et visuelle. Un terme déictique comme «ceci» ou «celui-là» peut référer dans la structure conceptuelle à une chose (THING) ou un site (PLACE). De plus, plusieurs catégories conceptuelles permettent la distinction *type-token* qui distingue l'idée générale de l'objet et son occurrence dans un contexte précis, plus particulièrement dans le cas des catégories de chose et d'événement (EVENT). Plusieurs catégories permettent également la quantification. Par exemple, le quantificateur «tout» pour les choses et les actions (ACTION), ou «*anyplace, anywhere*» pour les lieux. Enfin, chaque catégorie conceptuelle est décomposable selon sa fonction argumentale (*function-argument*). Voici quelques exemples de ces fonctions (Jackendoff 1990):

- (32)
- a. [PLACE] \rightarrow [_{Place} PLACE-FUNCTION ([THING])]
 - b. [PATH] \rightarrow [_{Path} TO ([{THING/PLACE})]
 - c. [EVENT] \rightarrow [_{Event} GO ([THING],[PLACE])]
 - d. [STATE] \rightarrow [_{State} BE ([THING],[PLACE])]
 - e. [EVENT] \rightarrow [_{Event} CAUSE ([{THING/EVENT}],[EVENT])]

D'autres fonctions conceptuelles existent pour les catégories d'événement et d'état. Elles tiennent compte de l'organisation spatiale dans le mouvement et la localisation. Il s'agit de GO, STAY, BE, ORIENT, EXT (*extend*) et CAUSE. Ces fonctions s'étendent également à d'autres champs sémantiques. Il n'en demeure pas moins que ce ne sont pas toutes les catégories conceptuelles qui parviennent à intégrer ces fonctions spatiales de lieu et de mouvement et, par conséquent, elles doivent être représentées différemment dans le système conceptuel. À ce sujet, Jackendoff appuie

Peterson (1985) qui défend l'existence d'une catégorie ontologique générale d'actions naturelles (*natural actions*) qui permet de représenter les formes et les configurations spatiales issues de la nature. Ces «actions naturelles» seraient, selon l'auteur, difficile à décrire, mais démontrables physiquement.

Les fonctions MOVE et GO, constituent une représentation plus précise du mouvement et de sa manière lorsqu'elles sont prises ensemble dans la structure conceptuelle. La fonction GO précise le déplacement, et MOVE la manière du mouvement. Ainsi, la manière (ou l'aspect) de mouvement est isolée à l'intérieur d'une seule fonction [MOVE]. Cette fonction se retrouve également dans les travaux de Talmy sur les verbes de mouvement (Talmy 1985; Talmy 1988).

D'autres structures conceptuelles, telles les formes inchoatives et statives, tracent une ligne bien mince entre la fonction d'état et celle d'événement. Une forme inchoative désigne le commencement d'une action ou l'entrée dans un état. Cette alternance entre état et événement est illustrée par Jackendoff pour la langue anglaise et nécessite selon lui un traitement spécifique. L'emploi de la fonction INCH permet d'intégrer l'état à l'événement en tenant compte de sa structure conceptuelle propre [Event INCH ([State X])]. L'exemple (33) permet d'observer que la représentation utilisant la fonction INCH désigne autant les formes inchoatives que les formes résultatives qui expriment le résultat ou la conclusion d'une action par un état.

- (33)
- | |
|--|
| Statif |
| <i>The light is red.</i> |
| [State BE _{Ident} ([LIGHT],[AT ([RED])])])] |
| Inchoatif |
| <i>The light turns red.</i> |
| [Event INCH [BE _{Ident} ([LIGHT],[AT[RED]])]]] |
| Résultatif |
| <i>The toast burned black.</i> |
| [Event INCH [BE _{Ident} ([x],[AT[Property BLACK]])]]] |

2.2.3 *Les catégories ontologiques*

Une brève présentation de certaines des principales catégories ontologiques de Jackendoff s'impose. Ces catégories encodent différentes entités qui peuvent parfois se recouper et une définition plus précise de celles-ci est nécessaire puisque nous y ferons appel au moment de l'analyse des données de l'innu.

2.2.3.1 *Les PROPRIÉTÉS*

Les PROPRIÉTÉS sont les qualités ou les attributs d'un lieu, d'une chose, d'une personne, d'un état. Bien que Jackendoff n'ait pas relevé la distinction entre les propriétés intrinsèques et extrinsèques, nous la jugeons importante et avons choisi de l'incorporer à la définition des PROPRIÉTÉS puisqu'elle interviendra dans l'analyse de l'innu. Une propriété intrinsèque est une propriété indissociable de l'objet indépendamment de ce qui l'entoure, c'est en quelque sorte une propriété «naturelle». Quant à la propriété extrinsèque, c'est une caractéristique qui témoigne des rapports possibles entre un objet et son environnement en ce sens qu'un objet peut la perdre ou la gagner. On distingue les deux types de propriétés selon qu'elles sont de nature inhérente ou adhérente (Lewis 1986).

2.2.3.2 *Les CHOSES*

Quant à la catégorie ontologique des CHOSES (Jackendoff : *THING*), elle fait référence à un objet ou à une entité plus abstraite. Les choses sont normalement véhiculées dans le discours par des noms ou des nominalisations incluant les objets liés à la perception, les idées ou concepts. Dans chaque cas, la CHOSE peut se voir attribuer des propriétés intrinsèques ou extrinsèques. Certaines CHOSES peuvent également appartenir à plus d'une catégorie ontologique, par exemple, une maison est une chose qui possède les caractéristiques formelles de l'objet «maison», mais cet objet peut également être un SITE. Il est aussi possible que par la transposition de

l'image schématisée d'un objet, celui-ci chevauche à la fois la catégorie de CHOSE et de PROPRIÉTÉ.

2.2.3.3 *Le TRAJET*

En anglais comme en français, le TRAJET est généralement exprimé par un syntagme prépositionnel. D'un point de vue sémantique ou conceptuel, le TRAJET prend forme dans la relation entre un objet et les bornes (départ/arrivée) de son déplacement, il peut indiquer la distance, la direction ou la trajectoire. Le trajet se distingue du site en ce sens qu'il ne spécifie pas un lieu et comporte de l'information quant à la forme du déplacement puisqu'il se situe entre de début et la fin de l'action.

2.2.3.4 *Le SITE*

La catégorie ontologique de SITE (*anglais* PLACE) est le lieu par rapport auquel un objet est en mouvement, il peut donc aussi bien s'agir du lieu de départ comme du lieu d'arrivée. Le site est un point déterminé dans l'espace, il peut aussi bien être physique qu'abstrait.

2.2.3.5 *L'ÉVÈNEMENT*

La catégorie ontologique d'ÉVÈNEMENT (*anglais* EVENT) consiste aussi bien en une action qu'en un changement d'état en ce sens que l'action peut engendrer un changement spatial comme temporel, lequel peut aussi bien être physique que psychologique. Une action renvoie autant au fait d'aller quelque part que de rester, de courir que de s'arrêter, ou même à la notion de devenir, d'être ou de ne plus être et vice versa. C'est pourquoi l'ÉVÈNEMENT chez Jackendoff comme chez Talmy, est catégorisé sous plusieurs fonctions ou «primitifs».

2.2.4 *La conclusion*

Le modèle de Jackendoff repose sur la correspondance entre la sémantique et la syntaxe. En catégorisant chaque élément syntaxique selon des catégories

ontologiques et des fonctions conceptuelles, le modèle met en évidence les relations qui régissent la mise en place de ces éléments, leur combinaison. Nous avons également pu constater que les limites d'une catégorie ontologique ne sont pas parfaitement étanches, ce qui indique que ce modèle permet de tenir compte des informations relatives au contexte selon que l'entité en question soit une chose, une propriété ou un site. En considérant les composantes du verbe (morphèmes) comme des items lexicaux, nous estimons que l'analyse conceptuelle peut rendre compte du sens abstrait de certaines des composantes du verbe innu et ainsi permettre d'identifier leurs patrons de lexicalisation.

CHAPITRE III

LA MÉTHODOLOGIE

Dans ce chapitre nous présentons la base de données lexicales (Drapeau 2008) sur laquelle repose l'analyse des données comprise dans cette étude. Nous expliquons également le choix de la finale et les éléments que nous avons choisi d'écarter de l'analyse.

3.1 La base de données lexicales

Les données de l'innu qui sont analysées dans cette étude proviennent de la base de données lexicales (Drapeau 2008) dont est également issu le *Dictionnaire montagnais-français* (Drapeau 1991). Cet outil informatisé comprend 21 489 mots et les données y sont transcrites en orthographe phonologique. On y trouve également la phonétique, une traduction française, des informations grammaticales portant sur la classe du mot et son genre, ainsi qu'une analyse morphologique de chaque mot identifiant la racine, la médiane, la finale concrète, la finale dérivée et autres informations quant aux processus morphologiques et au champ sémantique. Cette base de données lexicales représente la seule source du corpus, puisque nous n'avons employé aucun informateur dans le cadre de cette étude.

3.2 La délimitation du corpus

Nous nous sommes d'abord intéressés à la dimension polysémique des finales instrumentales qui caractérisent l'action des humains sur des objets, que ce soit par l'utilisation d'un instrument ou dans la manière dont cette action est réalisée. En effet, l'innu compte plusieurs finales instrumentales et plusieurs présentent un caractère polysémique. Parmi les 16 860 verbes répertoriés dans la base de données les verbes comprenant les finales instrumentales s'élèvent à plus de 10 000. Le choix de la finale *-ipal-* comme objet d'étude a été fait en raison de son emploi diversifié. Le corpus s'établit à 774 verbes.

Tel que mentionné au chapitre 1, nous nous attarderons aux verbes de dérivation primaire puisqu'ils constituent le cœur des événements de mouvement. Les verbes de dérivation secondaire sont exclus de l'analyse puisqu'ils sont simplement dérivés des premiers. Cela exclut donc du corpus les formes TA et TI2 des verbes en *-ipal-* qui sont dérivées de la forme intransitive par dérivation secondaire. Les verbes utilisés sont strictement intransitifs. Nous avons également exclus du corpus les verbes où *-ipal-* est suivi de la finale **-ihu-* «action volontaire du sujet» puisque cette dernière est également une finale de dérivation secondaire. Ces exclusions réduisent finalement le corpus à 573 verbes. Comme nous n'avons retenu dans nos analyses que des verbes intransitifs, nous entendrons par «la cible», le Sujet de la phrase.

CHAPITRE IV

L'ANALYSE POLYSÉMIQUE

Le présent chapitre a pour but de faire la démonstration des liens polysémiques existant entre les différentes extensions de la finale à l'étude, malgré leur sens en apparence distincts. Afin de déterminer si la finale concrète *-ipal-* est bel et bien polysémique, il s'impose d'abord d'en distinguer tous les usages possibles et de les comparer avec les autres finales instrumentales. Cette étape a pour but de distinguer les différentes acceptions pour chaque domaine conceptuel rencontré et d'expliquer les relations existantes sur la base des ressemblances de famille et des effets de prototypie expliqués au chapitre 2.

4.1 La caractérisation du type de mouvement

Nous savons que *-ipal-* n'est pas la seule finale qui exprime le mouvement en innu. Dans cette section, nous comparons la finale à l'étude avec les autres finales de déplacement afin de mieux en cerner la spécificité.

Parmi les 774 verbes qui comportent la finale *-ipal-*, le sens de la finale varie beaucoup. Nous avons également remarqué que la finale apparaissait dans deux types de verbes, les verbes de mouvement et les verbes de changement d'état. Nous nous concentrerons pour l'instant à caractériser le type de mouvement encodé par *-ipal-* en

comparaison avec les autres finales de mouvement. Voici d’abord une liste des différents sens véhiculés par *-ipal-* dans les verbes de mouvement:

Tableau 4.1 Verbes de mouvement : finale *-ipal-*

<i>En bougeant.</i>	âyâšicipaliw → <i>Il se débat (en bougeant).</i>
<i>En se déplaçant.</i>	âkwâštepaliw → <i>Il, ça projette de l'ombre en passant.</i>
<i>En volant.</i>	papâmipaliw → <i>Il, ça se déplace ici et là au vol.</i>
<i>En appareil motorisé.</i>	papâmipaliw → <i>Il, ça se déplace ici et là en motorisé sur l'eau.</i>
<i>En glissant.</i>	papâmiškupaliw → <i>Il patine, se déplace ici et là en glissant sur la glace.</i>
<i>En nageant.</i>	papašpwepaliw → <i>Il (animal) fait de grosses bulles ici et là à son passage sous l'eau.</i>
<i>En tombant.</i>	âyâpišâkunacipališiw → <i>Il tombe de petits flocons de neige.</i>
<i>En fonctionnant.</i>	milwewepališiw → <i>Il fait un beau son en fonctionnant.</i>
<i>En roulant.</i>	metinûpaliw → <i>Il roule tranquillement.</i>

Le mouvement est continu. La qualité « continue » permet d'intégrer les sens multiples que peut prendre la finale. D'une part la finale lexicalise l'action de bouger, mais elle lexicalise également plusieurs modes de déplacement dont le vol, la nage, le transport par embarcation à moteur (chaloupe, motoneige, voiture, avion), etc. Ces divers moyens de transport ont en commun de permettre un déplacement fluide et à vitesse régulière. Ils excluent les déplacements et autres mouvements dénotés par d'autres finales, telles qu'avec les pieds ou le corps (*-šk-*), en marchant (*-ut-*), en tirant ou en vitesse (*-pit-*), et les finales telles que 'en courant', utilisées dans certains cas pour spécifier un déplacement sur un véhicule à roues, ou la finale 'en trainant'. Voici quelques exemples qui se distinguent de la finale *-ipal-* par la qualité plus rapide ou irrégulière de leur mouvement (Tableau 4.2). Certains de ces verbes sont transitifs.

Tableau 4.2 Finales concrètes de mouvement

<i>Avec les pieds, son corps.</i>	âkwâšteškwew → <i>Il lui fait de l'ombre <u>de son corps</u>.</i>
<i>À pied.</i>	pâmiškutew → <i>Il effectue un trajet sur la glace <u>à pied</u>.</i>
<i>En tirant.</i>	akwâšipitew → <i>Il le <u>tire</u> en dehors de l'eau.</i>
<i>En courant.</i>	papâmipatâw → <i>Il se <u>déplace en courant</u>.</i>
<i>En traînant.</i>	pecitâpew → <i>Il s'en vient <u>en traînant</u> quelque chose.</i>

La finale *-ipal-* se distingue également de la finale ‘avec un coup/avec un instrument’ (*-ah-*) qui peut s’employer pour les déplacements en canot qui sont soumis à un mouvement saccadé marqué par les coups de pagaie, tel qu’illustré dans l’exemple (34).

- (34) **mišakâmeymw**
 [mišakâm – eym]=w
 [arriver.au.bout.d'un.espace–
 avec.un.coup/avec.un.instrument.TI]=3.0
Il arrive à la fin de son voyage, en canot.
Il arrive à l'autre bord en canot, à la nage

Dans les différents types mouvement répertoriés dans le corpus, nous observons deux sens distincts. D’une part, il y a l’acception que nous appellerons «mouvement sans déplacement» qui regroupe des verbes de mouvement sur place ou de fonctionnement. Ces verbes expriment le type et la manière de mouvement. D’autre part, il y a l’acception de «mouvement continu avec déplacement», qui intègre les verbes exprimant le déplacement de la cible dans un espace donné, généralement délimité par le trajet et/ou le site. Ce type d’événement compte nécessairement deux éléments, la cible en mouvement et son trajet.

4.2 Le changement d'état

Nous venons de voir que la finale exprime une variété de mouvements de nature CONTINUE. Nous montrerons dans cette section qu'elle apparaît également dans des verbes qui traitent du temps, d'un état ou d'un changement d'état. Voici une liste des sens que nous avons répertoriés lorsque *-ipal-* est employé dans des verbes qui n'expriment pas de mouvement (Tableau 4.3).

Tableau 4.3 Verbes de changement d'état : finale *-ipal-*

<i>Changement d'état progressif.</i>	alakassipaliw → <i>Il, ça s'élargit.</i>
<i>Changement d'état (résultatif) engendré par du mouvement.</i>	âpikussinepaliw → <i>Il a les lacets défaits.</i> pîkupaliw → <i>C'est brisé, démoli.</i>
<i>Passage du temps.</i>	pâpaliw → <i>Le moment arrive.</i>

Les différents sens énumérés dans le Tableau 4.3 ont en commun qu'ils expriment un changement progressif, voire continu dans le temps.

En comparant les verbes de changement d'état en *-ipal-* aux finales concrètes, nous constatons que ces autres finales (voir Tableau 4.4) peuvent encoder les causes naturelles du changement d'état. En voici quelques exemples:

Tableau 4.4 Verbes de changement d'état : finales concrètes

<i>Au contact d'un objet, d'une surface.</i>	lîwešinu → <i>Il devient effrangé <u>au contact d'un objet.</u></i>
<i>En séchant.</i>	pîmâkatusuw → <i>Il devient gauchit <u>en séchant.</u></i>
<i>En gelant.</i>	pakutâškatin → <i>Ça décolle <u>en gelant, au froid.</u></i>
<i>En brûlant.</i>	mikwâpištew → <i>C'est (minéral) rougi par la chaleur.</i>
<i>En vitesse.</i>	acûpitamw → <i>Il rapetisse quelque chose en vitesse, brusquement.</i>

<i>En coupant.</i>	âpikušâwew → <i>Il dénoue <u>en coupant</u>.</i>
--------------------	--

Il est donc possible que *-ipal-* encode dans certains cas un changement d'état dont la cause est non spécifiée, comme s'il s'agissait d'une cause par défaut. Or, toutes les autres finales rencontrées sont plus spécifiques et c'est ce qui les distingue de *-ipal-*.

Tout comme les verbes de mouvement, nos observations nous ont amené à regrouper les verbes de changement d'état sous deux acceptions. L'une intègre des verbes de «changement d'état» et l'autre des verbes de «déroulement». L'acception de changement d'état regroupe un très grand nombre de verbes du corpus. Les changements d'état prennent plusieurs formes, il peut s'agir d'une transformation intrinsèque, extrinsèque, progressive ou spontanée d'un sujet animé ou inanimé. Initialement, le changement d'état n'implique ni mouvement ni déplacement, seulement l'acception peut également cumuler un événement de mouvement qui engendre le passage d'un état à un autre, jumelant ainsi deux événements à l'intérieur d'un même verbe. L'acception de déroulement quant à elle n'implique pas de mouvement ni de déplacement dans l'espace, mais plutôt dans le temps. Le déroulement est métaphoriquement lié à l'idée de mouvement de la même manière que le changement d'état peut l'être, à la différence que le déroulement n'implique pas le passage d'un état *x* à un état *y*. Le déroulement marque l'extension d'un état dans le temps, la durée.

Afin de simplifier l'exposé, nous avons donc regroupé les différents sens de la finale sous quatre grandes rubriques: le «mouvement sans déplacement», le «mouvement continu avec déplacement», le «changement d'état» et le «déroulement» (Tableau 4.5). Ces rubriques nous permettront de reconnaître les traits communs essentiels des différentes acceptions du point de vue de la sémantique cognitive, d'abord dans une perspective polysémique, mais également dans l'analyse de la structure conceptuelle qui sera présentée au chapitre 5.

Tableau 4.5 Les 4 grandes acceptions

Mouvement sans déplacement	<i>En bougeant.</i> <i>En fonctionnant.</i>
Mouvement continu avec déplacement	<i>En se déplaçant.</i> <i>En volant.</i> <i>En véhicule motorisé.</i> <i>En nageant.</i> <i>En glissant.</i> <i>En tombant.</i> <i>En roulant.</i>
Changement d'état	<i>Changement d'état progressif.</i> <i>Changement d'état engendré par le mouvement.</i>
Déroulement	<i>Passage du temps.</i>

Ces acceptions comportent des ressemblances de famille très fortes que nous expliquerons dans les sections 4.3 et 4.4, d'une part par le partage d'un même schéma propositionnel, et d'autre part par l'opération de la métaphore conceptuelle.

4.3 Le schéma propositionnel

Les verbes compris dans l'acception de «mouvement sans déplacement», tel qu'*en bougeant* et *en fonctionnant* ne partagent peut-être pas en apparence le mouvement. Toutefois, les verbes de fonctionnement ont la même structure conceptuelle que les verbes de mouvement à la différence que la cible ne peut qu'être une machine ou un appareil dont le fonctionnement implique l'action continue des composantes mécaniques. Le partage d'un même schéma propositionnel permet l'application d'une métaphore conceptuelle simple entre le fonctionnement et mouvement.

- (35) FONCTIONNEMENT ET MOUVEMENT
 Le roulement du moteur.
 Un moteur qui tourne rond.

Un moteur qui cale.
 Un moteur qui cogne.
 La mise en marche du moteur.

Nous observons également que les verbes de cette dernière acception partagent le même schéma propositionnel que les verbes compris dans l'acception de «mouvement continu avec déplacement». Il s'agit des qualités régulière et continue. En effet, bien que le mouvement n'intègre pas de trajet, il n'en demeure pas moins que les déplacements *à la nage*, *au vol*, *en glissant*, *en tombant*, *en roulant* ou *en véhicule motorisé*, qui marquent tous un changement de localisation, comportent la particularité d'avoir un mouvement fluide et régulier. Les deux premières rubriques partagent le schéma propositionnel du mouvement continu, autrement dit les mêmes propriétés.

4.4 La métaphore conceptuelle

Quant aux acceptions de «changement d'état» et de «déroulement», elles sont liées aux deux acceptions précédentes par une métaphore conceptuelle. Le mouvement implique un changement dans l'espace, que ce soit un déplacement ou un repositionnement, tandis que le changement d'état consiste en l'évolution d'un état dans le temps. Il en est de même pour le déroulement qui est conçu en tant que mouvement dans le temps. On a déjà noté l'opération de cette métaphore en anglais et les exemples qui suivent illustrent cette transposition métaphorique de déplacement au changement d'état (Goldberg 1995):

(36) *motion* → *change*
location → *state*

- a. *The jello went from liquid to solid in a matter of minutes.*
- b. *He couldn't manage to pull himself out of this miserable state.*
- c. *No one could help her as she slid into madness.*

Les deux acceptions ont des structures conceptuelles correspondantes. Voici d'autres exemples de cette transposition métaphorique en français:

- (37) LE CHANGEMENT D'ÉTAT COMME DÉPLACEMENT
 Il est *passé* du rouge au vert.
 Il est *en voie* de guérison.
 Ça l'a *rendu* malade.
 Il nous a *quittés*. (Il est mort.)
 Je *vais aller* mieux.

Il en est de même pour les acceptions de déplacement, de mouvement et de déroulement, qui partagent elles aussi les mêmes structures conceptuelles, à savoir que les qualités de l'espace et du mouvement se transposent au temps:

- (38) LE TEMPS EST UN LIEU
 Nous *avançons* ensemble *vers* l'avenir.
 Je ne peux *plus revenir en arrière*.

 LE TEMPS EST EN MOUVEMENT
 Le temps *file, passe, s'écoule*.
 L'heure *est venue*.
 Le moment *approche*.

4.5 La conclusion

Nous avons pu observer dans ce chapitre la diversité des sens empruntés par la finale que nous avons regroupés sous quatre grandes acceptions: «mouvement sans déplacement», «mouvement continu avec déplacement», «changement d'état» et «déroulement». Cette distribution nous a permis de constater les similarités que partagent les différentes acceptions entre elles, à savoir la qualité continue du mouvement ainsi que le rapport étroit qu'entretiennent l'espace et le temps. Le caractère polysémique de la finale ressort clairement, mais surtout les liens qu'entretiennent ses différentes acceptions. Les acceptions sont liées par le partage

d'un schéma propositionnel de mouvement continu et d'une métaphore conceptuelle entre ce même mouvement dans le temps et dans l'espace.

Nous verrons au chapitre 5 les patrons de lexicalisation des quatre acceptions présentées ici. Chacune intègre des variations de sens en fonction des informations lexicalisées en position initiale, d'un contexte donné et de la nature de la cible.

CHAPITRE V

L'ANALYSE CONCEPTUELLE

Maintenant que nous avons présenté l'analyse polysémique de la finale, nous passerons à l'analyse de la structure conceptuelle du verbe pour identifier les relations qui unissent les différentes acceptions et pour déterminer le rôle des autres composantes du verbe dans la formation de son sens. Afin d'identifier les patrons conceptuels des verbes à l'aide des primitifs ontologiques de Jackendoff, nous avons observé les occurrences et les relations sémantiques qui unissent les différents types d'initiales à la finale. Les analyses contenues dans ce chapitre seront détaillées selon les quatre rubriques (acceptions) présentées au chapitre 4 (Tableau 4.5). Nous traiterons d'abord du mouvement sans déplacement (5.1), puis du mouvement continu avec déplacement (5.2), du changement d'état (5.3) et enfin du déroulement (5.4).

5.1 Le mouvement sans déplacement

Plusieurs types d'initiales apparaissent avec cette acception et nous les classons selon qu'elles lexicalisent un mouvement interne (a), un mouvement extrinsèque (b) ou une action engendrée par le mouvement du sujet (c). Ces trois types de patrons sémantiques se schématisent comme suit :

- (39) a. [Event MOVE ([x])_{INI+FIN}]
 b. [Event MOVE_{FIN} ([x]) [PROPERTY/MANNER_{INI}]]
 c. [Event CAUSE ([x], [Event MOVE_{FIN} ([x])])]

Les composantes du verbe (INI, MED et FIN) sont indexées sur chacun des éléments conceptuels contenus dans les patrons présentés. L'élément [x] fait référence à la cible.

5.1.1 Le mouvement interne

Ce type de mouvement, qualifié par Peterson (1985) de «*natural actions*», est difficilement décomposable, il s'agirait plutôt d'une forme de mouvement «naturel» interne au sujet dont il ne s'avèrerait pas nécessaire de décrire la forme dans le modèle conceptuel. C'est pourquoi son primitif ontologique se limite à MOVE. Voici quelques exemples des initiales du corpus qui comprennent un prédicat de mouvement intrinsèque intégrant à la fois le mouvement et sa manière «naturelle» ([Event MOVE([x])]).

- *ât-<ts->* «bouger, changer»
- *kûsse-* «balloter (embarcation seulement)»
- *mâts-<t->* «remuer»
- *nanam-* «trembler»
- *nâm-* «mouvement de ressort»
- *patap-* «courber le corps»
- *pîlâ-* «chanceler»
- *tsîp-* «tressaillir»
- *tsûmî-* «mouvement du bassin»
- *ûnî-* «mouvement de pivot sur un point fixe»
- *wep-* «balancer»

Il existe aussi des initiales négatives qui s'inscrivent dans la même structure conceptuelle. Ces formes sont plus rares, mais contribuent aussi à la formation de verbes de mouvement et traduisent ce que Talmy introduit dans *Force Dynamics* (1988) lorsqu'il évoque l'opposition des forces, contrant ainsi la propension naturelle au mouvement. La combinaison de ces initiales au morphème *-ipal-* forment des verbes [Event NOT MOVE ([x])] ou [Event STAY([x])]. En voici quelques exemples:

- *âste-* «cesser»
- *kašk-<ss->* «immobiliser»
- *nakâ-* «arrêter, retenir»

Dans les deux cas, les informations relatives à la localisation de la cible peuvent être incorporées au sens du verbe par l'ajout d'une médiane comme dans l'exemple (40). Dans cet exemple, l'initiale *ât-* comprend un événement de mouvement d'un objet long en bois spécifié par la médiane classificatoire *-âšku-*. La finale précise et lexicalise la manière de mouvement continu.

- (40) **âyâtâškupaliw**
 [âyât – âšku – **pali**] = w
 [RED.bouger–long,en.bois–____.AI] = 3
 Il, quelque chose (long, en bois) remue, bouge.

Voici en (41) d'autres exemples du corpus. Nous observons que la médiane incorpore une partie du corps de la cible qui ne peut être que sémantiquement animée. D'une part, l'initiale intègre le prédicat de mouvement, ensuite la médiane incorpore une partie inaliénable à la cible qui subit le mouvement et la finale précise la manière de mouvement continu.

- (41) **nanamipaliw**
 [nanami - **pali**] = w
 [trembler–____.AI/II] = 3
 Il, ça tremble, tremblote.

nanamiteyepaliw

[nanami- teye - **pali**] = w
 trembler-coeur—____.AI]=3
Il a le coeur qui palpite.

nanamikâtepaliw

[nanami- kâte - **pali**] = w
 trembler-jambe—____.AI]=3
Il a les jambes qui tremblent.

L'exemple (42) présente une initiale d'interruption de mouvement. L'initiale *nakâ-* spécifie que l'action est retenue ou arrêtée, alors que la finale précise qu'il s'agit ici d'un mouvement de manière continue.

(42)

nakâpaliw

[nakâ – **pali**] = w
 [retenir—____.AI/II]= 3/0
Il, ça s'arrête, s'immobilise.

5.1.2 Le mouvement extrinsèque

Le mouvement extrinsèque se distingue du mouvement interne en ce qu'il implique une manière de mouvement qui n'est pas naturelle. Ainsi, le primitif ([Event MOVE([x])]) ne suffit pas à décomposer l'action qui doit s'allier dans la structure conceptuelle d'une propriété ou d'une manière. Cette propriété apparaît en position initiale. Nous retrouverons en (5.3.2) d'autres verbes formés d'une initiale de propriété extrinsèque qui relèvent cette fois du changement d'état (*change event*). Dans le cas présent, comme le type d'action ou de mouvement n'est spécifié ni en position initiale, ni en position médiane, la finale *-ipal-* est employée au sens propre de mouvement continu tel qu'observé dans les verbes suivants:

(43)

âkwâcipaliw

[âkwâci – **pali**] = w
 [de.manière.intense—____.AI/II]= 3/0

*Il, ça fait un mouvement exceptionnel, remarquable.
Il a une démarche exceptionnelle, remarquable.*

- (44) **âlimipaliw**
[âlimi – **pali**]=w
difficile—____.AI/II]=3/0
Il, ça bouge, remue de manière difficile, problématique.

- (45) **âšicipaliw**
[âšici –ipali]=w
[énergique—____.AI]=3
Il bouge, va avec entrain, énergiquement.

[Event MOVE_{FIN} ([x]) [PROPERTY/MANNER_{INI}]]

Voici d'autres exemples d'initiales qui lexicalisent la manière par une propriété extrinsèque:

- *milu-* «beau, bien»
- *nâpew-* «comme un homme»
- *mats-* «mauvais»
- *metinû-* «tranquille»

L'initiale peut également exprimer la manière du corps ou sa position dans le mouvement par une propriété extrinsèque ou un trajet. Puisqu'il s'agit ici d'un mouvement continu sur place lexicalisé par la finale, la notion de trajet n'inclut pas de déplacement.

- (46) **pûtwâwkunepaliw**
[pûtw-âwkune–**pali**]=w
[arrondi–dos - ____ .AI]=3
Il fait le dos rond.

- (47) **utitapipaliw**
[utitapi –**pali**]=w
[à .l'envers—____.AI/II]=3/0
Il, ça vire la tête en bas.

La manière peut aussi être exprimée dans une initiale indiquant une chose dont la propriété saillante devient la propriété extrinsèque de la manière de l'action, le mouvement continu étant précisé là encore par la finale. En voici un exemple:

- (48) **acâpîwpaliw**
 [acâpîw-**pali**]=w
 [ressort- ____ .AI/II]=3/0
 Il, ça rebondit comme un ressort.

Dans l'exemple (48), il n'est pas question d'un ressort, mais d'un mouvement qui partage les caractéristiques de cet élément. On retrouve également les verbes *iškwewpalûw* 'il (ou elle) a une démarche féminine' et *ucimâwpalûw* 'il a une démarche fière', dont les initiales sont 'femme' et 'chef'. Ces verbes, bien qu'ils se terminent par la finale * *-ihu-*, transposent aussi les qualités de l'initiale à l'action lexicalisée par la finale. Ces exemples nous démontrent que l'initiale de CHOSE en tant que manière de l'action, n'est pas un phénomène isolé.

Ces initiales dites de propriété extrinsèque ou de manière sont aussi combinées à des finales dérivées ou à d'autres finales instrumentales qui lexicalisent l'action du verbe. La manière, lorsqu'elle se trouve en position initiale, présuppose que l'action ne peut qu'être remplie par la finale, ce qui permet de croire qu'en ces cas *-ipal-* occupe un sens précis auquel il ne peut déroger, soit celui de mouvement continu. Un exemple rappelle cette hypothèse tout en ouvrant la porte au sens de déplacement aussi contenu dans le morphème et que nous verrons plus loin (5.2). Il s'agit des verbes formés à partir de la «*relative root*» (Rhodes 1976) ou «*racine générique*» *iš-* qui signifie 'ainsi' ou 'dans telle direction' selon le contexte.

- (49) **išikâcepaliw**
 [*iš(i)* -kâce -**pali**w]=w
 [ainsi-fesse- ____ .AI.FIN]=3
 Il bouge le derrière de cette façon.

- (50) **išpaliw**
 [iš -pali]=w
 [ainsi-____.AI/II]=3/0
Il se déplace, se dirige de cette façon, dans telle direction au vol, en embarcation à moteur; il bouge de cette façon. Ça bouge, se déplace, se dirige de cette façon, dans telle direction.

5.1.3 L'action résultant du mouvement

Plusieurs verbes sont composés d'une initiale qui ne lexicalise pas un mouvement, mais plutôt une action ou un changement d'état. Notre connaissance du monde nous permet parfois d'inférer qu'un mouvement ait pu précéder ou causer l'action ou la transformation. Dans certains cas, l'ajout du morphème *-ipal-* précise cette information, à savoir que l'action est causée par le mouvement de la cible. La finale lexicalise ici la manière «en bougeant» qui relève du mouvement «continu».

- (51) **pâkumutepaliw**
 [pâkumute-ipali]=w
 [vomir -____.AI]=3
Il vomit après un mouvement, un effort.
- (52) **pekupaliw**
 [peku -pali]=w
 [émerger-____.AI]=3
Il se réveille ayant trop bouger dans son sommeil.
- (53) **ušikupaliw**
 [ušiku -pali]=w
 [blesser-____.AI]=3
Il se blesse dans un mouvement.

Les verbes cités plus haut intègrent en position initiale un prédicat d'action (vomir, émerger, blesser) dont certains impliquent également un changement d'état de la cible. Nombreux sont les verbes du corpus qui lexicalisent à la fois un mouvement et un changement d'état, le changement étant souvent causé par le mouvement de la cible. Alors qu'une autre acception de *-ipal-* lexicalise le changement d'état, nous

observons que la frontière entre ces deux acceptions n'est pas étanche, nous y reviendrons lorsqu'il sera question de l'acception de changement d'état (5.3.3).

5.1.4 Le fonctionnement

Les verbes de fonctionnement, tout comme ceux de mouvement continu sans déplacement, peuvent être formés d'une initiale de manière extrinsèque qui qualifie le fonctionnement de l'appareil. Ainsi, certaines initiales décrivant une propriété extrinsèque ou un événement, combinées à la finale *-ipal-*, décrivent plus spécifiquement la manière ou l'état du fonctionnement.

Les exemples (54) et (55) sont composés d'initiales de propriété extrinsèque.

- (54) **metinûpaliw**
 [metinû -pali]=w
 [tranquillement—__ .II]=0
 Il fonctionne tranquillement.

- (55) **milupaliw**
 [milu—pali]= w
 [bien—__ .II]=0
 Il fonctionne bien.

Dans tous les cas, le morphème *-ipal-* lexicalise le fonctionnement dans une optique de mouvement continu.

5.2 Le mouvement continu avec déplacement

Le déplacement est l'expression de la fonction d'événement GO de Jackendoff (1990). Nous observons quatre patrons en fonction des types d'initiales qu'on retrouve dans chacun des verbes de déplacement. L'initiale peut lexicaliser le prédicat de mouvement, le trajet et parfois même le site (a). Parfois, l'initiale ne précise que le trajet (b) et d'autres incluent à la fois le trajet et le site (c). Enfin, l'initiale peut spécifier la manière du déplacement (d). Les principaux patrons conceptuels de

déplacement que nous avons observés dans le corpus peuvent être schématisés de la façon suivante:

- (56)
- a. [Event GO([X],[PATH[PLACE]])]_{INI+FIN}]
 - b. [Event GO_{FIN}([X],[PATH_{INI}[PLACE]_{MED})]
 - c. [Event GO_{FIN}([X],[PATH[PLACE]_{INI})]
 - d. [Event GO_{FIN} ([X]) [PROPERTY/MANNER_{INI}]]

Nous constatons également que le déplacement lexicalisé par la finale caractérise aussi un mouvement continu. Il ne peut donc pas s'agir d'un déplacement brusque ou saccadé, mais plutôt fluide. La manière de déplacement lexicalisée par la finale repose sur la nature sémantique de la cible selon qu'il s'agisse d'un objet inanimé (VII), d'un appareil motorisé (VII), d'un humain (VAI), d'un oiseau ou d'un poisson (VAI). L'exemple (57) rend compte des sens multiples de la finale de mouvement.

- (57)
- pimipaliw**
 [pim- -ipali]=w
 [mouvement.non.orienté-__ .II]=0
Il (motorisé) passe.
- pimipaliw**
 [pim- -ipali]=w
 [mouvement.non.orienté-__ .AI]=3
Il (personne) se déplace sur l'eau en embarcation à moteur.
- pimipaliw**
 [pim- -ipali]=w
 [mouvement.non.orienté-__ .AI]=3
Il (oiseau) se déplace au vol.

Nous observons que le sens de la finale varie selon la nature de la cible en mouvement. Dans l'exemple (58), si le sujet est un moteur, et non une embarcation motorisée ou un avion, la finale ne qualifie plus le déplacement, mais bien le fonctionnement.

- (58) **pimipaliw**
 [pim- -ipali]=w
 [mouvement.non.orienté-__.II]=0
Il (moteur) fonctionne.

5.2.1 Les événements de déplacement

Plusieurs initiales incorporent à la fois le mouvement, le trajet et dans certains cas le site (60). Contrairement aux événements mentionnés dans la section sur le mouvement continu ou le fonctionnement, il s'agit ici d'un événement qui porte implicitement l'idée de déplacement et dont la manière de mouvement est lexicalisée par le morphème *-ipal-*. Les exemples qui suivent illustrent la formation de ces verbes. La spécification du type de déplacement à moteur ou au vol ne se trouve encodée ni dans l'initiale, ni dans la médiane. Le type de cible est choisi en fonction du sens de la finale. Dès lors, le mouvement continu de la finale s'applique à différents modes de déplacement, qu'il s'agisse du mouvement continu d'un moteur, d'un avion, d'un véhicule motorisé ou autre. Ici, les initiales marquent un événement de déplacement dont la manière est non-spécifiée.

- (59) **petwewepaliw**
 [petw-ewe -ipali]=w
 [s'approche-bruit-__.AI/II]=3/0
Il (avion) s'en vient, approche avec bruit. Quelque chose (à moteur) s'en vient, approche avec bruit.

- (60) **kušpipaliw**
 [kušpi -ipali]=w
 [monter.dans.le.bois-__.AI]=3
Il monte dans le bois en avion.

- (61) **pâpaliw**
 [pâ -ipali]=w
 [arriver-__.AI]=3
Il arrive au vol.

Il n'y a pas que les manières continues «en avion» ou «au vol» qui apparaissent en présence de ces initiales d'événements de déplacement. Dans l'exemple (62), la finale décrit un mouvement de déplacement continu du sujet animé ou inanimé, tandis que celle de l'exemple (63) qualifie aussi bien un déplacement au vol, sous l'eau, dans une embarcation à moteur ou en roulant selon la nature de la cible.

- (62) **ašâpaliw**
 [ašâ -ipali]=w
 [reculer-__ .AI/II]=3/0
 Il, ça recule.
- (63) **mišakâmpaliw**
 [mišakâm -pali]=w
 [arriver.au.bout.d'un.espace-__ .AI/II]=3/0
 Il, ça parvient à l'autre côté d'un espace, d'une étendue d'eau au vol, sous l'eau, en embarcation à moteur, en roulant.

Voici d'autres exemples d'initiales regroupant à la fois le mouvement, le trajet et, dans certains cas, le site:

- *kûtsî-* «plonger»
- *nimitâ-* «en s'éloignant d'un plan vertical»
- *kulaste-* «entrer dans une cavité souterraine»
- *nâtakâm-* «aller vers le rivage»
- *akwâ-* «décharger, échouer»

5.2.2 Le trajet et le site

Lorsqu'il s'agit d'un trajet, ou même de la combinaison du trajet et du site, l'initiale circonscrit les limites du déplacement, ce que Slobin (2006) identifie comme étant des «bornes». Cette information spatiale implique nécessairement que l'action en est une de déplacement puisqu'elle comporte un point de départ, un trajet, une

direction et/ou une destination. Le plus souvent, l'initiale exprime le trajet tandis que le site est exprimé en position médiane. Nous verrons plus loin, que certaines initiales incorporent à la fois la notion de trajet et de site. Les exemples (64), (65) et (66) sont des verbes composés d'une initiale de trajet dont la finale lexicalise la manière continue du déplacement en précisant là encore si le déplacement est effectué au vol, sur l'eau et en embarcation à moteur ou autre dépendamment qu'il s'agisse d'une cible animée ou non.

- (64) **âmipaliw**
 [âm -ipali]=w
 [configuration.angle-__ .AI/II]=3/0
 Il, ça tombe en bas d'où il, c'était juché.
- (65) **âšûkâmepaliw**
 [âšû -kâme -pali]=w
 [d'un.point.à.un.autre-espace-__ .AI]=3
 Il traverse un espace d'un bord à l'autre.
- (66) **âpamipaliw**
 [âpam -ipali] = w
 [circulaire-__ .AI]=3
 Il vole, nage sous l'eau, se déplace motorisé sur l'eau en s'éloignant, franchit un point puis revient dans la direction de départ.

Voici quelques exemples d'initiales lexicalisant uniquement le trajet et qui peuvent être combinées au morphème *-ipal-* dans la formation de verbes de déplacement.

- *âm-* «configuration en angle»
- *âšû-* «d'un point à un autre»
- *atim-* «sens contraire»
- *ilipe-* «configuration en pente»
- *kwîšku-* «tout droit»
- *nîŋt- <š- >* «descente»

- *wâškâ-* «autour»
- *mîţâkwe-* «à distance»

Certains verbes ont une racine qui spécifie à la fois le trajet et le site comme dans les exemples (67) et (68).

- (67) **kupitanwepaliw**
 [kupitanwe -pali]=w
 [décharge-__AI/II]=3/0
Il prend la direction de la décharge au vol, dans une embarcation à moteur, en motoneige. Ça prend la direction de la décharge dans son parcours, dans sa course.
- (68) **kweštakâmessecipaliw**
 [kweštakâm -assec -ipali]=w
 [contour.espace-savane-__AI]=3
Il vole autour de la savane, de la tourbière.

Voici d'autres initiales incluant le trajet et le site:

- *mây-* «vers l'aval»
- *mûšâ-* «en direction du large»
- *nâšipe-* «vers l'eau, la côte»
- *natay-* «vers l'amont»
- *ut-<ts->* «vers quelque chose ou quelqu'un»

S'il est possible de trouver plus d'une borne de lieu dans un verbe de déplacement (départ/arrivée), il est cependant impossible d'y trouver plus d'une borne de trajet. Les verbes de l'innu respectent donc la contrainte de trajet unique proposée par Goldberg (1995) qui stipule qu'il ne peut y avoir plus d'un trajet distinct par argument au sein d'un prédicat référant à un objet physique. La contrainte de Goldberg est fondée sur les conditions suivantes: d'une part, une cible ne peut se déplacer vers deux localisations distinctes à la fois et, d'autre part, le mouvement ne dessine qu'un seul et unique trajet dans l'espace.

5.2.3 La manière, la position, le temps et la quantité

Il existe d'autres initiales, parmi les verbes de déplacement, qui n'expriment ni le mouvement, ni le trajet ou le site, mais qui donnent plutôt des informations quant à la qualité du déplacement, la position de la cible, le nombre de participants ou la durée. Comme l'initiale ne comprend pas d'éléments relatifs au déplacement, celui-ci est précisé uniquement par la finale. Les exemples (69) et (70) présentent des initiales de propriété.

- (69) **nekâcipaliw**
 [nekâc -ipali]=w
 [avec.difficulté-__.AI]=3
 Il avance lentement, péniblement.
 Il a du mal à voler.

- (70) **cilipipaliw**
 [cilip-ipali]=w
 [vite -__.AI]=3
 Il va vite.

Les verbes qui incorporent la position de la cible dans le déplacement sont formés d'initiales que l'on a convenu d'appeler de «configuration» qui peuvent être regroupées avec les autres initiales de trajet. Ces verbes expriment une chute, en voici quelques exemples:

- (71) **acicipaliw**
 [acic -ipali]=w
 [à.l'envers-__.AI/II]=3/0
 Il, ça tombe la tête en bas.
- (72) **etacinipaliw**
 [etacin -ipali]=w
 [sur.le.dos-__.AI/II]=3/0
 Il, ça tombe sur le dos, le côté face exposé.

Il y a aussi les verbes composés d'une initiale de nombre, ces verbes indiquent le nombre de personnes impliquées dans le déplacement et indiquent la durée du déplacement avec la médiane *-tipaykan-* «heure». Voici un exemple à partir de l'initiale *new-* «quatre».

- (73) **newpaluat**
 [new –paluat]=Ø
 [quatre— .AI]=3pl.
 Ils sont quatre au vol, dans une embarcation à moteur, en motoneige.
- (74) **newtipaykanepaliw**
 [new –tipaykan-pali]=w
 [quatre— heure— .AI]=3
 Il voyage quatre heures au vol, dans une embarcation à moteur, en motoneige.

5.3 Le changement d'état

Il y a les verbes dont l'initiale intègre un événement de changement d'état inchoatif ou résultatif (a), les verbes dont l'initiale lexicalise une propriété intrinsèque ou extrinsèque (b), puis il y a les verbes où la finale cumule à la fois un changement d'état et un mouvement, le premier étant provoqué par le second (c). Les schémas sont présentés en (75).

- (75) a. [Event INCH [BE Ident([x],[AT[PROPERTY]])]]_{INI+FIN}
 b. [Event INCH_{FIN}[BE Ident([x],[AT[PROPERTY_{INI}]])]]
 c. [[Event INCH [BE Ident([x],[AT[PROPERTY]])]]_{INI+FIN}
 [BY[Event MOVE ([x])_{FIN}]]]

5.3.1 Les événements INCH

Le morphème *-ipal-* encode le changement d'état comme dans les exemples qui suivent :

- (76) **âpâpaliw**
 [âpâ -pali]=w
 [dégeler-___.AI/II]=3/0
 Il, ça dégèle.

- (77) **kâšîpaliw**
 [kâšî -pali]=w
 [effacer-___.II]=0
 Ça s'efface.

La fonction d'événement INCH rend compte des formes inchoatives et résultatives, c'est-à-dire un événement dont l'issue ne peut être qu'un état. Dans les exemples (76) et (77), nous pouvons observer qu'en présence d'une initiale d'événement INCH, la médiane précise les attributs de l'objet qui subit la transformation et non la manière dont le changement s'effectue. La qualité du changement, lorsqu'elle est précisée, occupe la position initiale (5.3.2).

- (78) **kulatessikwepaliw**
 kulate -ssikwe -pali]= w
 [défoncer-chaudron-___.II]=0
 Le fond du chaudron est défoncé.

- (79) **mâkwâkunacipaliw**
 [mâkw -âkunac-ipali]= w
 [comprimer-neige -___.II]=0
 La neige se tasse.

Voici d'autres exemples d'initiales d'événement INCH retrouvées dans le corpus:

- *âmisse-* «mélanger»
- *al-* «recouvrir»
- *lâlišku-* «effiloche»
- *lîk-<ts->* «défaire en amollissant, en desserrant»
- *atsû-* «rapetisser»

- *man-* «enlever»
- *pelak-<ts->* «écorcher»

5.3.2 La qualité du changement d'état

Dans d'autres cas répertoriés dans le corpus, l'initiale correspond à une propriété extrinsèque ou intrinsèque qui, combinée à la finale, décrit également un changement d'état résultatif ou inchoatif. La finale lexicalise en quelque sorte le prédicat «devenir» (INCH). L'état lexicalisé par l'initiale correspond au résultat.

Les exemples qui suivent sont formés avec une initiale de propriété extrinsèque. La position médiane spécifie le patient soumis au changement d'état à savoir qu'en (81) ce sont les bas qui *sont devenus retroussés* et en (82) c'est la dent qui *est devenue ébréchée*, alors que dans les deux cas il ne s'agit pas de leur état initial. Quant à l'exemple (83), la médiane classificatoire précise les propriétés du patient, en l'occurrence sa configuration «étalée».

- (80) **âpitupaliw**
 [âpitu - **pali**]=w
 [moitié-____.II]=0
 C'est rendu à moitié.
- (81) **âpucitâšepaliw**
 [âpuci -tâšc-**pali**]=w
 [retroussé-bas -____.AI]=3
 Il a les bas retroussés.
- (82) **pakweyâpitepaliw**
 [pakwe-y -âpite-**pali**]=w
 [avec.une.partie.en.moins-dent -____.AI/II]=3/0
 Il, ça a une dent ébréchée.
- (83) **panakwecipaliw**
 [panakw-ec-**ipali**]=w
 [relâché-étalé-____.AI/II]=3/0
 Il, c'est (étalé) flasque, relâché, mou.

Enfin, d'autres verbes de changement d'état sont composés d'une initiale de propriété intrinsèque. Dans ces cas, le changement d'état n'est pas tant axé sur l'état final du sujet ou de l'objet, mais davantage sur l'aspect continu de sa transformation, son processus. En voici quelques exemples:

- (84) **alakassipaliw**
 [alakass-ipali]=w
 [large - ____ .AI/II]=3/0
 Il, ça s'élargit.
- (85) **mikukwepaliw**
 [miku -kwe -pali]=w
 [rouge-visage- ____ .AI]=3
 Il rougit du visage.
- (86) **kušikupaliw**
 [kušiku-pali]=w
 [lourd - ____ .AI/II]=3
 Il, ça s'alourdit.

Notons que la finale de l'exemple (86), dans un contexte impliquant un mouvement dans l'espace, peut également prendre l'acception de déplacement dont la manière est spécifiée par l'initiale. Dans un tel cas, le sens du verbe se traduit par *il, ça se déplace lourdement*. La finale de changement d'état se distingue des autres finales instrumentales employées avec les mêmes initiales en ce qu'elle spécifie une manière continue et sans intervention externe plutôt que la manipulation ou l'instrument par lequel le changement s'opère.

5.3.3 *Le changement d'état et l'événement de mouvement*

Nous avons démontré en 5.1.3 le rapport entre les concepts de changement d'état et de mouvement. C'est pourquoi il est difficile de les dissocier totalement dans certains verbes. En effet, nous avons observé que le passage d'un état à un autre peut être provoqué par un événement de mouvement. Dans les exemples qui suivent,

l'initiale participe à un changement d'état du sujet à l'intérieur duquel il est possible d'inférer du mouvement. Par exemple, en (87), le fait de mélanger quelque chose implique nécessairement une action rotative ou une agitation, en (88) le fait qu'un objet soit percé par l'usure ou le frottement implique un mouvement répétitif sur une longue période de temps. Enfin, en (89), là encore l'action de vider un contenant nécessite qu'on en change la position, qu'on le balance ou le secoue. Le mouvement continu lexicalisé dans la finale englobe les différents types de mouvements inférés ici en plus du changement d'état.

- (87) **âmissepaliw**
 [âmisse -pali]=w
 [mélangé-__AI/II]=3
 Il, ça se mêle tout ensemble. Devenir mélangé.
- (88) **pekucipaliw**
 [pekuc-ipali]=w
 percé -__AI/II]=3/0
 Il, c'est devenu percé par le mouvement.
- (89) **kulakwâwcipaliw**
 [kulakw-âwc -ipali]=w
 vider -granuleux-__II]=0
 Quelque chose de granuleux se vide. Un contenant se vide de son contenu granuleux.

5.4 Le déroulement

Le patron conceptuel de cette acception est le suivant :

[State EXT([THING],[PATH])]

Voici quelques exemples d'initiales qui intègrent l'idée du passage du temps ou qui suggèrent qu'une action se déploie dans un temps donné:

- *pîšâku-* «éterniser, faire durer longtemps»
- *etâp-* «perdurer»

- *pûn-* «cesser quelque chose»
- *utit-<ts->* «parvenir»
- *tsit-* «commencer»
- *pâ-* «arriver»

Ces initiales forment des verbes qui traitent d'un état dans le temps tel qu'illustré par les exemples (88) et (89).

- (90) **pîšâkupaliw**
 [pîšâku -pali]=w
 éterniser-__.II]=0
 Ça dure longtemps.
- (91) **etâpipaliw**
 [etâp -ipali]=w
 perdurer-__.II]=0
 Ça a un effet prolongé, malgré que la cause en soit résorbée.

Il se peut également que ce type de verbe soit formé à partir d'initiales qui impliquent un déplacement dans l'espace, mais qui sont employées métaphoriquement pour un déplacement dans le temps. Dès lors, par métaphore, le sens de la finale passe de manière continue du mouvement à celui de prolongement d'une action ou d'un état dans le temps. En voici deux exemples:

- (92) **âšûpaliw**
 [âšû -pali]=w
 d'un.point.à.un.autre-__.II]=0
 Il continue ce qui a été entrepris.
- (93) **šâputwepaliw**
 [šâputwe -pali]=w
 au-delà.de.la.limite-__.AI/II]=3/0
 Il, ça dure plus longtemps que prévu.

Les verbes de «déroulement» ont une structure similaire à celle des verbes de déplacement en ce sens que nous traitons le temps comme un élément linéaire dans lequel nous avançons. Il n'est donc pas surprenant de retrouver le primitif [Event GO] en parallèle à une structure conceptuelle [State EXT] comme c'est le cas dans les exemples (94) et (95):

- (94) **pâpaliw**
 [pâ -pali]=w
 arriver-__ .AI]=3
 Il arrive.
 [Event GO([x])]
- (95) **pâpaliw**
 [pâ -pali]=w
 arriver-__ .II]=0
 Le temps arrive.
 [State EXT([x])]

5.5 La conclusion

Dans l'analyse conceptuelle des quatre grandes acceptions, il nous a été possible de rendre compte des spécificités de chacune en fonction des composantes du verbe, et de la nature de la cible et de son contexte.

L'acception de *mouvement sans déplacement* est divisée selon quatre types de mouvement. D'abord, nous avons le *mouvement interne* qui est constitué du mouvement «naturel» en position initiale ([EventMOVE([x])]) ou de primitifs opposés au mouvement tels que ([Event NOT MOVE([x])]) et ([EventSTAY([x])]). Il y a aussi le *mouvement extrinsèque* qui lexicalise la manière du mouvement en position initiale avec une propriété extrinsèque [PROPERTY/MANNER] ou de trajet, plus rare, qui lexicalise une position, voire une manière plutôt qu'un trajet. Il y a également l'*action résultant du mouvement* dont l'initiale consiste en un événement

(action ou changement d'état) causé par le mouvement de la cible. Nous avons vu que ces trois premiers patrons se traduisaient par 'en bougeant' et qu'ils apparaissent dans les verbes AI, II, TA et TI. Enfin, nous avons l'acception de fonctionnement qui regroupe les verbes dont la cible, de genre inanimé, est une machine. Ces verbes, tout comme les autres verbes de mouvement sont formés d'une initiale de propriété extrinsèque ou d'événement.

L'acception de *mouvement continu avec déplacement* a pour sa part trois catégories de verbes en fonction de son initiale. Les *événements de déplacement* consistent en des verbes dont la position initiale lexicalise un événement ([EventGO([x])) qui comprend à la fois la notion de mouvement et de trajet, parfois même de site. Ensuite, il y a la catégorie de *trajet et site* dont la position initiale est occupée par les catégories conceptuelles [PATH[PLACE]], le mouvement de déplacement étant lexicalisé par la finale. Puis nous avons *la manière, la position, le temps et la quantité* dont l'initiale comprend la qualité du déplacement ou la position de la cible [PROPERTY/MANNER], le nombre de participants ou la durée [AMOUNT].

L'acception de *changement d'état* compte trois catégories. D'une part il y a les *événements INCH* qui rendent compte des formes inchoatives et résultatives en position initiale [EventINCH]. Nous avons ensuite *la qualité du changement d'état*, dont l'état lexicalisé en position initiale correspond au résultat, lorsqu'il s'agit d'une propriété extrinsèque, et à l'aspect du changement, lorsqu'il s'agit d'une propriété intrinsèque. Puis les verbes *de changement d'état et d'événement de mouvement* cumulent à la fois les primitifs [EventINCH] et [EventMOV]. Cette acception de la finale *-ipal-* n'est pas nécessairement une finale de mouvement, toutefois les correspondances conceptuelles que partagent les acceptions entre elles démontrent que la frontière entre chacune d'elle n'est pas parfaitement étanche et donc le mouvement peut être inféré à partir du changement d'état. Nous observons que les verbes de changement d'état apparaissent aussi bien chez les AI que les II.

Quant à la dernière acception, le déroulement, il s'agit des verbes composés en position initiale du primitif conceptuel [StateEXT] qui consiste en le prolongement d'un état. La position initiale peut également être occupée par le primitif de déplacement [EventGO] par un usage métaphorique seulement.

La décomposition des patrons de lexicalisation des verbes du corpus nous a permis d'observer que chaque acception sémantique comporte ses propres combinaisons comprenant des primitifs ontologiques distincts. Seule la catégorie conceptuelle de propriété ou de manière, celle-là extrinsèque, est employée de façon plus généralisée. Cette répartition des catégories et fonctions sémantiques a donc une influence sur le sens que prendra la finale *-ipal-* selon qu'elle se trouve en présence d'un événement de mouvement, de déplacement, de changement d'état, de trajet, de position ou de déroulement en position initiale. Enfin, la nature de la cible est déterminante, car à l'intérieur d'une même acception, d'une même catégorie, d'une même combinaison entre l'initiale et la finale, à l'intérieur de ce qui semble n'être qu'un seul verbe, se trouvent plusieurs manières distinctes de réaliser l'action. Selon qu'il s'agisse d'un homme, d'un oiseau, d'un poisson, d'une chaloupe ou d'un moteur, le sens de la finale se précise.

CONCLUSION

Ce mémoire se voulait une analyse sémantique cognitive des verbes formés de la finale *-ipal-*. Deux objectifs étroitement liés ont motivé cette analyse, le premier était de faire la démonstration des liens polysémiques entre les sens multiples de la finale verbale *-ipal-*, et le second, d'éclaircir la relation entre la structure conceptuelle du verbe et ses composantes verbales. Pour ce faire, nous avons répertorié les différents usages du morphème, isolé les sens distincts, identifié leurs «ressemblances» et catégorisé leurs occurrences selon des patrons conceptuels. Sur une base de données lexicales comprenant un total de 16 860 verbes (Drapeau 2008), nous avons établi un corpus de 774 verbes affichant cette finale (*-ipal-*). Nous avons concentré nos analyses sur les verbes intransitifs en dérivation primaire afin de ne pas obscurcir le sens de la finale par des constructions plus complexes dont la structure sémantique est alourdie par différentes opérations morphologiques, par exemple la causation dans le cas des verbes transitifs.

Alors que nous avons envisagé le morphème comme une finale de mouvement au sens stricte, nous avons constaté à l'analyse que tous les verbes en *-ipal-* ne partageaient pas directement cette qualité, mais qu'en plus certains des verbes répertoriés présentaient aussi un sens plus spécifique encore. Dans l'analyse polysémique du chapitre 4, nous avons relevé douze sens différents relatifs à une action (mouvement) ou un état (changement d'état). Nous avons regroupé ces sens en

fonction de leurs traits communs sous quatre grandes acceptions: le *mouvement sans déplacement*, le *mouvement continu avec déplacement*, le *changement d'état* et le *déroulement* (Tableau 4.5). En comparant les sens de la finale à celui d'autres finales concrètes, nous avons pu identifier en quoi ceux-ci se distinguent des autres, mais aussi la propriété qui les unit à savoir que le morphème implique une action ou un changement d'état continu et régulier. Cette propriété fait partie intégrante du schéma propositionnel de chacune des acceptions. Alors que les sens contenus sous les acceptions de mouvement sans déplacement et de mouvement continu avec déplacement se déploient tous dans l'espace, ceux contenus sous les acceptions de changement d'état et de déroulement s'inscrivent dans le temps. Les quatre acceptions partagent ainsi des structures conceptuelles correspondantes. Ainsi, nous pourrions appliquer les mêmes primitifs conceptuels d'événement de déplacement [GO] et de mouvement [MOVE] au déroulement comme au changement d'état. Toutefois, l'analyse conceptuelle de Jackendoff permet de reconnaître ce chevauchement sémantique, nous permettant ainsi d'utiliser d'autres primitifs comme [StateEXT] et [INCH] qui rendent compte d'un déplacement dans le temps ainsi que le passage d'un état à un autre. Ces correspondances conceptuelles viennent expliquer l'emploi d'une même finale pour des sens à priori distincts.

Au chapitre 5, l'analyse conceptuelle reprend les quatre grandes acceptions et ses verbes pour en distinguer les composantes sémantiques. Étant donné la présence facultative de la médiane, les positions qui nous intéressent davantage sont l'initiale et la finale. Plus spécifiquement, il nous apparaît que la catégorie conceptuelle à laquelle appartient l'initiale joue un rôle important dans le choix de la finale et de son sens.

Sous l'acception principale de *mouvement sans déplacement* sont compris quatre types de mouvement. D'une part, les événements de mouvement interne, ou naturel, lexicalisés dans l'initiale, décrivent des gestes simples dont la manière n'est pas précisée par la structure conceptuelle. Les mouvements extrinsèques, en opposition

aux mouvements «naturels», sont ceux dont la manière est généralement lexicalisée dans l'initiale par une propriété extrinsèque à la cible. Par ailleurs, il y a les verbes d'action dont le mouvement est la cause, cet événement apparaît aussi chez les verbes de changement d'état en tant que co-événement. Enfin, les verbes de fonctionnement décrivent le mouvement d'un appareil à moteur.

Quant à l'acception de *mouvement continu avec déplacement*, c'est celle qui regroupe les sens les plus nombreux, mais aussi les plus spécifiques. Nous retrouvons sous cette acception les sens 'en volant', 'en nageant, sous l'eau', 'en glissant', 'en appareil motorisé', 'en tombant', 'en se déplaçant' et 'en roulant' (et non 'en véhicule à roues' précisé par la finale dérivée *-patâ-/paitu-* qui signifie également 'en courant'). Chacun des sens énumérés exige un contexte et un acteur précis (oiseau, poisson, animal, humain) ou un patient objet mu par une force externe. Ces informations doivent être mises en place par le contexte narratif puisque nous avons pu observer qu'un même verbe peut être porteur de plusieurs sens distincts. Nous avons reconnus quatre différentes constructions où la finale apporte un sens de déplacement selon les patrons de lexicalisation de l'initiale. Il y a les verbes où l'initiale encode un événement de déplacement et son trajet, ceux où l'initiale ne comporte que le trajet, en plus de ceux avec le trajet et le site, et enfin ceux où l'initiale précise à la fois la manière du déplacement, la position du corps ou de l'objet dans l'espace, le temps ou la quantité. Le mouvement avec déplacement, tout comme le mouvement sans déplacement, se caractérise par un déroulement continu et régulier.

L'acception de *changement d'état* apparaît elle aussi en plusieurs constructions selon ce que lexicalise l'initiale. D'abord, nous avons identifiés les verbes où l'initiale réfère à des événements inchoatifs et résultatifs. Ensuite, il y a les verbes où la position initiale est occupée par une propriété intrinsèque ou extrinsèque qui qualifie le changement d'état. Puis, nous avons les verbes qui cumulent à la fois le changement d'état et l'événement de mouvement.

Enfin, l'acception de *déroulement* dont les occurrences sont moins nombreuses dans le corpus ne rend compte ni d'un mouvement, d'un déplacement ou du passage d'un état à un autre, mais bien de l'extension d'une action ou d'un état dans le temps. Ces constructions témoignent de la mince frontière entre les structures conceptuelles d'un événement de déplacement [GO] et d'un événement de déroulement, voire même d'achèvement, du type [State EXT].

L'analyse conceptuelle s'est avéré être le prolongement logique des premiers indices de polysémie discernés au moment du premier dépouillement des données. Les patrons sémantiques récurrents qui ont été mis en lumière nous ont permis de lier entre eux des sens qui en apparence n'en avaient pas, mais qui au contraire se sont avérés riches de similitudes. En illustrant la proximité, voire même la perméabilité des acceptions entre elles, nous ne pouvons que convenir de la qualité polysémique de notre morphème. La polysémie est loin d'être un phénomène qui se limite à la finale concrète *-ipal-* de l'innu puisque nous avons soulevé tout au long de ce mémoire les cas d'autres finales qui laissent deviner un comportement similaire. Le morphème polysémique est un outil malléable et rentable d'un point de vue cognitif dans cette langue où la combinaison d'informations sémantiques entre les positions initiale, médiane et finale nous apparaît des plus créatives.

RÉFÉRENCES

- AINC. 2007. Tendances historiques - Population indienne inscrite 1982 à 2007 - Région du Québec. Recherches et statistiques.
- Bloomfield, Leonard. 1946. «Algonquian». In *Viking Fund Publications in Anthropology*, Harry Hoijer, p. 85-129. New York: Wenner-Gren Foundation for Anthropological Research.
- Chomsky, N. 1986. *Knowledge of language : its nature, origin, and use*. New York, Praeger.
- Denny, J. P. 1983. «Semantics of abstract finals in Algonquian transitive inanimate verbs.» *Canadian Journal of Linguistics* 28 (2): p. 133-148.
- Denny, J. P. 2004. «Construction Grammar and Verb Semantics in Cree and Ojibwe». *Papers of the 35th Algonquian Conference*. H. C. Wolfart. Winnipeg, University of Manitoba.
- Denny, J. P. and J. Mailhot. 1976. «The Semantics of Certain Abstract Elements in the Algonquian Verb». *International Journal of American Linguistics* 42 (2): p. 91-98.
- Drapeau, L. 1991. *Dictionnaire montagnais-français*. Sillery, Presses de l'Université du Québec.
- Drapeau, L. 2008. Base de données lexicales de la langue innue, sur File Maker Pro.
- Evans, V. and M. Green 2006. *Cognitive Linguistics - An Introduction*. Mahwah, Lawrence Erlbaum Associates Inc. Publishers.

- Goddard, I. 1990. «Primary and Secondary Stem Derivation in Algonquian.» *International Journal of American Linguistics* 56(4): p. 449-483.
- Goldberg, A. E. 1995. *Constructions : a construction grammar approach to argument structure*. Chicago, University of Chicago Press.
- Jackendoff, R. 1983. *Semantics and cognition*. Cambridge, Massachussets, MIT Press.
- Jackendoff, R. 1990. *Semantic structures*. Cambridge, Massachussets, MIT Press.
- Kleiber, G. 1990. *La sémantique du prototype catégories et sens lexical*. Paris, Presses universitaires de France.
- Kleiber, G. 1999. *Problèmes de sémantique la polysémie en questions*. Villeneuve d'Ascq, France, Presses universitaires du Septentrion.
- Lachapelle, M. 2009. *Le rôle de la catégorisation dans l'utilisation des médianes dans le verbe innu*. Mémoire de maîtrise, Département de linguistique, Montréal, Université du Québec à Montréal.
- Lakoff, G. 1987. *Women, fire, and dangerous things what categories reveal about the mind*. Chicago, University of Chicago Press.
- Lakoff, G. and M. Johnson. 1985. *Les métaphores dans la vie quotidienne*. Paris, Editions de Minuit.
- Lewis, D. K. 1986. *On the plurality of worlds*. Oxford, UK ; New York, NY, USA, B. Blackwell.
- Peterson, P. 1985. «Causation, Agency, and Natural Actions». *21st Regional Meeting and Parasession on Causatives and Agentivity*, Chicago, Department of Linguistics, University of Chicago.
- R. Howell, S. 2000. *Metaphor, Cognitive Models, and Language*. McMaster University.

- Rhodes, R. 1980. «On the Semantics of the Instrumental Finals of Ojibwa». *Papers of the 11th Algonquian Conference*. W. Cowan. Ottawa, Carleton University: p. 183-197.
- SAA, S. 2007. Statistiques des populations autochtones du Québec. <http://www.autochtones.gouv.qc.ca/nations/population.htm>.
- Slobin, D. I. 2006. «What makes manner of motion salient?» *Space in Language - Linguistics Systems and Cognitive Categories*. M. Hickmann and S. Robert, John Benjamins Publishing Company: p. 59-81.
- Sweetser, E. 1990. *From etymology to pragmatics : metaphorical and cultural aspects of semantic structure*. Cambridge [England] ; New York, Cambridge University Press.
- Talmy, Leonard. 1985. «Lexicalization Patterns: Semantic Structure in Lexical Forms». In *Language Typology and Syntactic description 3*, Shopen: Cambridge University Press.
- Talmy, L. 1988. «Force Dynamics in Language and Cognition». *Cognitive Science 12*: p. 49-100.
- Tyler, A. and V. Evans. 2003. *The semantics of English prepositions : spatial science, embodied meaning and cognition*. Cambridge, U.K. ; New York, Cambridge University Press.
- Valentine, J. R. 2001. *Nishnaabemwin Reference Grammar*. Toronto, University of Toronto Press.
- Wolfart, Christoph H. 1973. *Plains cree: a grammatical study*. Philadelphia: American Philosophical Society.
- York, F. 2009. *La sémantique des finales de déplacement en innu*. Mémoire de maîtrise, Département de linguistique. Montréal, Université du Québec à Montréal.